

CONTES DES PEUPLES DE L'U.R.S.S.

CONTES
DES PEUPLES
D'UKRAINE,
DE BIÉLORUSSIE
ET DE MOLDAVIE

CONTES DES PEUPLES DE L'U.R.S.S.

Choix des contes : Robert Babloïan, Mirléna Choumskaïa
Maquette et présentation : Mikhaïl Anikst



CONTES DES PEUPLES DE L'URSS.

CONTES
DES PEUPLES D'UKRAINE,
DE BIÉLORUSSIE
ET DE MOLDAVIE



EDITIONS «RADOUGA»
MOSCOU

TABLE

CONTES UKRAINIENS

Le navire volant 6

Le pauvre et le roi des Corbeaux 27

CONTES BIÉLORUSSE

Tout Petitou 48

CONTES MOLDAVES

Comment fet-froumos délivra le soleil 102

Comment trois frères trouvèrent le trésor
de leur père 131

Traduit du russe

Titre original:

СКАЗКИ НАРОДОВ СССР

СКАЗКИ НАРОДОВ УКРАИНЫ, БЕЛОРУССИИ И МОЛДАВИИ

© Editions «Radouga», Moscou, 1987,
pour la traduction française

C $\frac{4803000000-166}{031 (01)-87}$ 354-87

ISBN 5-05-001475-1
ISBN 5-05-001479-4

CONTES UKRAINIENS

LE NAVIRE VOLANT

illustré par Lioudmila Loboda et Ivan Ostafiitchouk
raconté par Alexandre Nétchaev
traduit par Catherine Emery

LE PAUVRE ET LE ROI DES CORBEAUX

illustré par Lioudmila Loboda et Ivan Ostafiitchouk
raconté par Lidia Kon
traduit par Catherine Emery



LE NAVIRE VOLANT

Un vieux et une vieille menaient doucement leur train-train de vie. Ils avaient trois fils : deux étaient bien malins, et le troisième benêt. Les vieux aimaient les deux premiers, la vieille leur offrait des chemises neuves chaque semaine, quant au benêt, tout le monde se moquait de lui et le rabrouait. Il restait donc là, sur le poêle, vêtu de son éternelle chemise : il mangeait quand la vieille lui donnait un morceau, sinon, il se passait de dîner.

Et voici qu'un jour la nouvelle parvint au village que le roi allait marier sa fille et invitait tous ses sujets au festin. Il donnerait sa fille à qui saurait construire un navire volant et s'y rendrait dans cet équipage.

Les deux frères bien malins s'en furent alors dans la forêt. Ils abattirent un arbre et se mirent à réfléchir au moyen d'en faire un navire volant.

Un vieillard tout chenu s'en vint à eux :

— Que Dieu vous vienne en aide, mes fils ! Donnez-

moi donc du feu, que j'allume ma pipe.

— Nous n'avons pas le temps, vieux, de nous occuper de toi !

Et ils se replongèrent dans leurs réflexions.

— C'est une excellente auge à cochons que vous allez faire là, mes enfants, dit le vieux. Mais la fille du roi, elle, n'est pas pour vous.

Ayant dit ces mots, il disparut. Et les frères eurent beau faire, ils ne parvinrent à rien.

— Allons à la ville à cheval, dit l'aîné. Si nous n'épousons pas la fille du roi, nous pourrons du moins festoyer.

Leurs vieux parents les bénirent, en sac provisions leur mirent. La vieille leur fit cuire du pain blanc, fit rôtir un porcelet et leur donna une gourde d'eau de vie.

Et les frères s'en furent.

Quant au benêt, entendant que ses frères étaient partis, il demanda, lui aussi, à prendre la route :

— Je vais aller où sont partis mes frères.

— Et où veux-tu aller, benêt ? s'exclama sa mère. Les loups te mangeront dans la forêt.

— Que non, je ne me laisserai pas faire.

« Je vais partir », s'entêtait-il à répéter, sans qu'il y ait moyen de le raisonner.

La vieille lui prépara donc une besace où elle plaça du pain dur et noir et une gourde d'eau, et le laissa partir.

Le benêt s'en fut dans la forêt. En route, il rencontra un vieillard chenu. Si vieux que sa barbe était toute blanche et lui descendait jusqu'à la ceinture.

— Portez-vous bien, grand-père !

— Porte-toi bien, mon fils.

— Où allez-vous donc, grand-père ?

— Je cours le monde, en tirant les gens du malheur.

Et toi, où vas-tu ?

— Au festin du roi.

— Saurais-tu par hasard construire un navire qui vole de lui-même ?

— Non.

— Alors, pourquoi y vas-tu ?

— Mes frères y sont allés, j'y vais moi aussi. Peut-être y trouverai-je le bonheur.

— A ta guise. Assieds-toi un peu, nous allons manger un morceau et nous reposer. Sors donc ce que tu as dans ta besace.

— Ce n'est pas de la nourriture pour vous, grand-père. Je n'ai que du pain dur.

— Ce n'est rien, fais voir ce que tu as.

Le benêt plongea la main dans sa besace et en sortit le pain, mais il n'était plus noir ni dur, tel que sa mère le lui avait donné, mais blanc et moelleux, tel que seuls les seigneurs en mangent les jours de fête. Le benêt en fut bien surpris, tandis que le vieillard riait sous cape.

Ils se reposèrent et mangèrent à satiété. Le vieux remercia le benêt de lui avoir offert à manger et lui dit :

— Ecoute mon conseil, mon fils. Va-t'en dans la forêt et trouve le plus gros chêne, celui dont les branches poussent en se croisant. Frappe-le trois fois de ta hache, tombe à terre et reste immobile jusqu'à ce que quelqu'un t'appelle. Ainsi le navire se construira. Monte à l'intérieur, et envole-toi là où tu le désires. Mais veille bien à prendre avec toi tous ceux que tu rencontreras en route.

Le benêt remercia le vieillard et ils se séparèrent. Le benêt s'en fut dans la forêt, découvrit le chêne dont les branches poussaient en se croisant, le frappa trois fois de sa hache, tomba à terre et s'endormit. Il dormit longtemps mais entendit soudain qu'on l'appelait :

— Debout, l'ami, ton bonheur est là qui t'attend.

Il bondit sur ses pieds et vit devant lui un navire tout en or, aux mâts d'argent, aux voiles de soie, gonflées par le vent. Il n'avait qu'à monter, et vole mon navire !

Sans balancer longtemps, il bondit à bord, tendit les voiles et s'envola.

Que le navire volait bien et si vite ! Le benêt vola longtemps, scrutant sans arrêt la terre. Il aperçut soudain un homme couché sur le sol qui écoutait, l'oreille collée contre terre.

— Portez-vous bien, brave homme, cria le benêt. Que faites-vous donc là ?

— J'écoute si tous les invités sont bien arrivés au festin du roi.

— Vous allez donc chez le roi ?

— Oui.

— Montez, je vais vous y conduire.

L'homme monta et ils poursuivirent leur route.

Ils volèrent longtemps et aperçurent soudain un autre homme qui avait attaché l'une de ses jambes derrière son oreille, et sautait à cloche-pied. Le benêt cria de nouveau :

— Portez-vous bien, brave homme ! Pourquoi donc courez-vous d'une seule jambe ?

— Si je cours d'une seule jambe, répondit l'homme, c'est parce que si je détachais l'autre, un seul pas me suffirait pour parcourir la terre entière. Or je ne le veux pas.



— Et où allez-vous donc ?

— Au festin du roi.

— Alors, montez avec nous.

— Avec grand plaisir.

Il prit place, et l'équipage repartit.

Ils volèrent longtemps encore et aperçurent soudain, sur la route, un tireur qui visait avec son arc, alors que l'on ne voyait rien alentour, ni oiseau, ni bête, rien que la rase campagne, déserte.

— Bonjour, brave homme. Que visez-vous donc ainsi ? L'on ne voit ni oiseau ni bête.

— Qu'importe. Vous, vous ne voyez rien mais moi j'y vois bien.

— Et jusqu'où voyez-vous ?

— Loin, bien loin, derrière cette forêt, à cent milles, un aigle se tient sur un chêne.

— Montez avec nous !

Il monta, et tous repartirent. Ils volèrent longtemps et soudain aperçurent un vieillard qui marchait sur la route, portant tout un sac de pain.

— Où vous hâtez-vous, grand-père ?

— Je vais chercher du pain pour mon déjeuner, dit le grand-père.

— Mais vous en avez tout un sac plein !

— Il y en a si peu dans ce sac ! Cela m'en fait à peine une bouchée.

— Montez avec nous !

Ils prirent le vieux à leur bord et repartirent, toutes voiles dehors.

Ils aperçurent bientôt un vieillard auprès d'un lac, qui semblait chercher quelque chose.

— Que faites-vous là, grand-père ? lui cria le benêt.

— J'ai soif, répondit-il, mais je ne parviens pas à trouver de l'eau.

— Mais vous avez tout un lac devant vous !

— C'est bien peu pour ma soif. Je l'aurai, en une gorgée, avalé !

— Alors, montez avec nous.

Le vieux monta, et tous poursuivirent leur route.

Ils rencontrèrent encore un vieillard. Il allait au village en traînant un sac de paille.

— Bonjour, grand-père ! Où donc portez-vous cette paille ?

— Au village !

— A quoi pensez-vous ? Il n'y a donc pas de paille au village ?

— Il y en a bien, dit-il, mais pas comme celle-ci.

— Et comment est-elle, votre paille ?





— Quelles que soient la chaleur et l'ardeur du soleil, il suffit de l'étendre pour faire venir sur-le-champ gel et neige.

— Eh bien, dit le benêt, montez avec nous, allons voir le roi.

— Soit, allons-y.

Il monta, et le navire repartit.

Le voyage fut-il encore long ou bref, je ne sais, toujours est-il qu'ils arrivèrent chez le roi pour le festin. Des tables étaient disposées dans la cour, couvertes de mets : taureaux rôtis, saucissons et volailles de toutes sortes, céréales cuites au lait, il y avait de tout en quantité sans oublier force tonneaux de bière. Chacun pouvait boire et manger tout son saoul. La moitié du royaume était rassemblée là : vieux, jeunes, seigneurs, riches et pauvres, il y en avait, du monde ! Et les deux frères bien malins étaient là eux aussi.

Le benêt arriva donc à toutes voiles sur son navire d'or, et se posa sous les fenêtres du roi. Tous descendirent du navire et s'en furent déjeuner.

Le roi fut bien étonné. C'était un simple moujik qui était arrivé sur ce navire d'or, la chemise toute rapiécée, le pantalon usé, quant aux bottes, il n'en portait même pas.

— Croyez-vous que j'aïlle marier ma fille à une telle misère ? Jamais de la vie !

Et il chercha un moyen de se débarrasser du paysan. Il eut alors l'idée de lui imposer diverses épreuves. Il fit donc venir un serviteur et lui dit :

— Va dire à ce pauvre hère que bien qu'il soit arrivé à bord d'un navire d'or, ma fille n'est pas pour lui s'il ne m'apporte de l'eau vive pendant que mes invités festoient. S'il ne peut me l'apporter, d'un coup de ma grande épée, la tête lui trancherai.

Le serviteur s'en fut.

Fine Oreille cependant avait entendu les paroles du roi, et les rapporta au benêt.

Celui-ci s'affligea fort, cessa de manger et de boire, et resta là sur son banc, tête basse.

— Qu'as-tu donc à baisser la tête ? vint lui demander Jambe Leste.

— Le roi veut m'imposer une épreuve : il faut, tant que les invités festoient, que j'apporte de l'eau vive. Comment le ferais-je ?

— Ne t'afflige pas, je vais aller te la chercher.

— A ta guise.

Le serviteur arriva pour annoncer l'ordre du roi. Mais le benêt savait déjà tout.

— Dis au roi, lui dit-il, que ce sera fait !

Jambe Leste détacha sa jambe de son oreille et s'en courut si vite qu'en un instant il avait puisé de l'eau vive. Se sentant las, il voulut se reposer.

« Je vais m'étendre un peu sous ce buisson, songea-t-il, pendant que tous festoient encore. »

Et il s'endormit. Déjà le festin du roi touchait à sa fin, et il n'était toujours pas revenu. Le benêt était à sa place, plus mort que vif. « Tout est perdu », songeait-il. Fine Oreille appliqua son oreille contre le sol, et écouta. Il écouta longtemps...

— Ne te désespère pas, dit-il, il dort, ce chenapan, sous un buisson.

— Et qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le benêt. Comment le réveiller ?

— Ne crains rien, je vais le réveiller à l'instant, répondit Tireur.

Il banda son arc et décrocha une flèche dans le buisson, dont les branches s'agitèrent et égratignèrent Jambe Leste. Il bondit sur ses pieds, fit un pas, et les invités n'avaient pas fini de festoyer qu'il apportait de l'eau vive.

Le roi fut bien surpris, mais ne dit rien.

— Va-t'en dire à ce gars, dit-il à son serviteur, que s'il

parvient à manger, avec ses camarades, douze paires de bœufs rôtis et douze poêlées de pain en une seule fois, je lui donnerai ma fille en mariage. S'il ne peut tout avaler, d'un coup de ma grande épée, la tête lui trancherai.

Fine Oreille entendit tout et, de nouveau, vint le dire au benêt.

« Que faire ? Comment engloutir d'un coup toutes ces victuailles ? » se demanda le benêt bien en peine.

Et, derechef, il baissa la tête et s'affligea fort.

Goinfre entendit sa peine.

— Ne t'afflige pas, l'ami, je mangerai tout cela, et j'aurai même encore faim.

Quand le serviteur arriva, le benêt lui dit :

— Je connais l'ordre du roi. Va lui dire de faire préparer la nourriture !

Et l'on fit rôtir douze paires de bœufs et cuire douze poêlées de pain. Mais lorsque Goinfre se mit à engouffrer, il n'y eut bientôt plus rien.

— Cela n'est pas grand-chose, dit-il à regret. J'en aurais bien mangé encore autant !

Le roi se mit alors en colère. Et il imposa une nouvelle épreuve au benêt. Il lui ordonna de vider d'un trait douze tonneaux de bière et douze tonneaux de vin.

— S'il ne peut tout avaler, d'un coup de ma grande épée, la tête lui trancherai.

Fine Oreille entendit cet ordre, et s'en fut, bien vite, le rapporter au benêt. Mais Grande Soif vint lui dire :

— Ce n'est rien, l'ami, ne t'afflige pas. Je puis boire tout cela, et même davantage.

On leur apporta douze tonneaux de bière et douze tonneaux de vin. Grande Soif se mit à boire, vida tous les tonneaux jusqu'à la lie, et s'écria :

— Le roi est bien avare ! J'en aurais volontiers bu encore autant !

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, le roi se dit : « Il me faut l'expédier dans l'autre monde ! »

Il manda de nouveau son serviteur :

— Va lui dire qu'il aille aux bains avant la noce.

Et lui-même ordonna de faire chauffer au rouge les bains de fonte. L'on ne pouvait pas même s'en approcher, pas question d'y prendre la vapeur !

L'ordre fut transmis au benêt. Il se rendit donc aux bains, précédé de Gel muni de sa paille. Ils approchèrent des bains qui crachaient le feu, semblait-il, à vous couper le souffle. Gel disposa sa paille, et il fit si froid que le benêt eut du mal à se laver. Il monta ensuite sur le poêle pour se réchauffer.

Le roi envoya son serviteur, persuadé qu'il ne restait plus de lui que cendres. Or le benêt était assis tranquillement sur le poêle et dit :

— Ils ne sont pas fameux, les bains du roi ! Il y fait si froid qu'on dirait bien qu'ils n'ont pas été chauffés de tout l'hiver.

Le roi ne trouva que répondre. Que faire de lui ?

Il réfléchit longtemps avant d'avoir une idée et dit :

— Le roi voisin nous a déclaré la guerre. Je désire imposer une épreuve aux prétendants. Je donnerai ma fille à celui qui se montrera le preux le plus brave.

Bien des preux se rassemblèrent pour cette guerre. Les frères aînés partirent à cheval. Or le benêt, lui, n'avait même pas une monture. Il obtint du palefrenier du roi qu'il lui donne une très vieille haridelle à queue coupée, à peine marchant. Tous les preux l'avaient dépassé depuis longtemps, et lui, cahin-caha, avançait tout doucement.

Il rencontra alors, sortant de la forêt, le vieillard chenu qui l'avait aidé à se procurer le navire.

— Ne t'afflige pas, mon fils, je vais te tirer d'affaire, lui dit le vieillard. Lorsque tu arriveras dans les profondeurs de la forêt, tu verras à ta droite un tilleul à branches touffues. Dis-lui : « Tilleul, tilleul, ouvre-toi ! »

Le tilleul s'ouvrira et il en sortira un cheval sellé, une besace attachée à la selle. Lorsque tu auras besoin d'aide, tu n'auras qu'à dire : « Sors de la besace ! » Et tu verras ce qui arrivera. Adieu, maintenant.

Le benêt se réjouit fort, descendit de son haridelle, elle n'était bonne à rien, et courut à la forêt. Il trouva sans peine le tilleul.

— Tilleul, tilleul, ouvre-toi !

Le tilleul s'ouvrit. Et il en sortit, tout fringant, un cheval splendide, à la crinière d'or. Son harnachement brillait de mille feux. Sur la selle était posée une armure de preux, et une besace y était attachée.

Le benêt revêtit l'armure et cria :

— Eh, sors de la besace !

Et une armée apparut, une armée immense, innombrable.

Le benêt sauta alors à cheval et s'en fut droit sur l'ennemi, à la tête de son armée.

Il le rencontra bientôt, se jeta en avant avec ses hommes, et pourfendit tant et si bien qu'il fut bientôt vainqueur. Mais à la fin de la bataille, il fut blessé à la jambe.

A cet instant, le roi et sa fille s'en vinrent assister au combat. La princesse vit que le preux était blessé et



déchira en deux son châle. Elle en garda une moitié, et de l'autre, banda la blessure du vaillant chevalier.

Le combat fini, le benêt revint dans la forêt, retrouva le tilleul et dit :

— Tilleul, tilleul, ouvre-toi !

Le tilleul s'ouvrit. Et il y cacha tout, le cheval, la besace et l'armure. Lui-même remit sa chemise rapiécée et son vieux pantalon.

Le roi cependant mandait instamment le vainqueur. Il avait envoyé des hérauts aux quatre points cardinaux, à la recherche du preux, dont la blessure était pansée avec le châle de sa fille. Mais ils ne parvenaient pas à le découvrir. Le roi donna l'ordre alors de chercher parmi tous ses sujets, et non pas seulement parmi les riches. Et ses serviteurs s'en furent dans toutes les isbas, même pauvres. Ils furent longtemps sans pouvoir trouver le preux. Enfin, deux serviteurs du roi parvinrent dans une isba isolée aux confins de la ville. Les frères aînés étaient alors à table tandis que le benêt leur faisait cuire des galettes. Il avait une jambe bandée avec le châle de la princesse. Les envoyés du roi voulurent le conduire sur l'heure au palais.

Mais lui leur répliqua :

— Comment voulez-vous, mes amis, que j'aïlle ainsi



me présenter au roi, sale et mal coiffé? Laissez-moi au moins aller aux bains. Quant à vous, attendez-moi ici en déjeunant.

— Entendu, mais lave-toi bien vite.

Ils se mirent à table et engouffrèrent les galettes de grand appétit. Le benêt, lui, courut à la forêt, et retrouva le tilleul :

— Tilleul, tilleul, ouvre-toi !

Le tilleul s'ouvrit, et le cheval en sortit. Le benêt se changea et sauta à cheval. Ainsi transfiguré, il était si beau, qu'on se retournait sur son passage. Il s'en fut ainsi droit chez le roi.

Celui-ci se réjouit beaucoup, sa fille aussi, tous deux rendirent tous les honneurs au vaillant chevalier et l'on célébra la noce sans plus attendre.

LE PAUVRE ET LE ROI DES CORBEAUX

Il était une fois un pauvre. Il ne possédait rien qu'une mesure minuscule, un lopin de terre et deux petits bœufs à toison épaisse.

Il avait encore une femme et toute une flopée d'enfants qui pleuraient et criaient sans cesse en réclamant à manger.

Le pauvre s'en fut un jour à son champ, emmenant avec lui le plus jeune de ses fils.

Il se mit à labourer la terre. A peine eut-il tracé deux sillons cependant que le ciel s'assombrit au-dessus de lui, comme si la nuit était tombée.

Il leva la tête pour voir ce nuage qui cachait le soleil, et découvrit un oiseau extraordinaire. Son bec semblait une lance acérée, ses griffes autant de crochets, et ses ailes étaient immenses au point de cacher le soleil.

Le pauvre eut bien peur. L'oiseau se posa dans le champ et le recouvrit de ses ailes, ainsi que son fils, les bœufs et la charrue.

Mais il eut plus peur encore lorsque l'oiseau parla en langue d'homme :

— Dis-moi, homme, ce que je dois emporter, ton fils ou tes bœufs, car mes enfants ont bien faim.

— Emporte-moi, dit le pauvre homme. Je suis vieux déjà et j'ai subi assez de tourments en ce triste monde.

— Non, répondit l'oiseau terrible, je n'ai que faire de toi. Tu as fumé trop de tabac, ta chair en est toute imprégnée et rendrait malades mes enfants. Donne-moi soit ton fils, soit tes bœufs.

Le pauvre hère se prit à réfléchir. Que faire ? Il avait toute une ribambelle d'enfants, et s'il donnait un fils à l'oiseau, il lui en resterait toujours beaucoup. Mais des bœufs, il n'en avait que deux. Comment pourrait-il sans eux finir de labourer son champ, rapporter du bois, et gagner son pain ?

L'oiseau le pressait cependant :

— Cesse de réfléchir et réponds-moi vite. Qui me donnes-tu ?

Et de labourer le sol de ses griffes. Voyant ces griffes, l'homme eut pitié de son fils. « Advienne que pourra ! Je ne lui laisserai pas emporter mon enfant dans ces terribles serres. »

— Prends mes bœufs, dit-il tristement.



— Tu as bien fait de me céder tes bœufs et non ton fils. Sans quoi je t'aurais tué toi-même en même temps que tes bœufs, répondit l'oiseau. Et sache que je te paierai largement tes bœufs. Envoie dans mon palais l'un de tes fils, et je lui donnerai tout ce qu'il me demandera.

— Et où se trouve donc ton palais? demanda le pauvre homme.

— Derrière les verts alpages, au-delà des forêts épaisses, dans une clairière d'argent. Ton fils n'aura qu'à demander où demeure le roi des Corbeaux. Ces mots dits, l'oiseau saisit les bœufs à l'épaisse toison ainsi que la charrue et s'envola.

Le pauvre homme s'en revint chez lui bien triste.

— Où sont donc passés tes bœufs? lui demanda sa femme.

L'homme lui conta son aventure. Elle se mit à pleurer :

— Qu'advient-il de nous maintenant? Comment le grain va-t-il pousser si tu n'as ni labouré le champ ni rien semé?

— Ne pleurez pas, maman, dit le fils aîné. Je vais aller trouver le roi des Corbeaux, pour qu'il nous paie les bœufs. Et si je ne reviens pas, cela fera un morceau de pain supplémentaire pour les autres.

La pauvre femme se mit à sangloter plus fort encore.

— N'y va pas, mon fils ! Cet oiseau terrible te mangerait. Et il se trouvera bien pour toi un morceau de pain à la maison.

Mais le fils ne l'écouta pas.

Sa mère lui fit alors cuire une galette, lui mit un oignon dans sa besace, et lui dit adieu pour ce long voyage. C'est ainsi que le fils aîné s'en fut à la recherche de ces alpages verts et de ces épaisses forêts au milieu desquelles, dans une clairière d'argent se tenait le palais du roi des Corbeaux.

Il traversa un alpage, puis un autre, et se retrouva dans la forêt touffue. Il eut faim. Le fils aîné s'assit donc sous un buisson, sortit de sa besace la galette et l'oignon. A peine avait-il mordu dedans qu'il vit sautiller sur une patte, devant lui, un vieux corbeau boîteux.

— Je te souhaite d'être heureux, dit le corbeau.

— Toi aussi, lui répondit le fils aîné.

L'oiseau approcha et lui demanda :

— Ne peux-tu me donner un morceau de galette ?
J'ai grand-faim.

— Cherche ta pâture toi-même, répliqua le fils aîné. Moi aussi j'ai faim, et j'ai un long chemin à faire. Je ne puis rien te donner.

— Et où vas-tu donc? lui demanda le corbeau.

— Je cherche la clairière d'argent où se tient le palais du roi des Corbeaux.

— Moi aussi, j'y vais et j'ai grande hâte, mais ni mes ailes ni mes pattes ne peuvent me porter. Prends-moi sur ton épaule et je t'indiquerai le chemin.

— Comment pourrais-je te porter alors que j'ai peine à me traîner moi-même, répondit le fils aîné.

Le corbeau boîteux sauta, déploya ses ailes et s'envola.

— Voyez-moi ce fourbe, fit le fils aîné en colère. Il voulait se faire porter sur mon épaule! Il remit les restes de galette dans sa besace et continua sa route, à la recherche de la clairière d'argent et du palais du roi des Corbeaux.

Mais il ne trouva ni la clairière d'argent ni le palais. Il se perdit dans la forêt et fut incapable d'en sortir.

Pendant ce temps, le pauvre homme et sa femme attendaient sans se lasser que revienne leur fils aîné. Mais les jours et les nuits passaient, sans qu'ils entendent parler de lui. Le second fils dit alors :

— Faites-moi cuire une galette pour la route, maman, mettez un oignon dans ma besace, donnez-moi un bâton et je partirai à la recherche de mon frère.

Peut-être parviendrai-je aussi à trouver la clairière d'argent et le palais du roi des Corbeaux, et à obtenir qu'il nous paie nos bœufs.

— N'y va pas, mon fils, dit la mère, suppliante. Nous nous débrouillerons pour vivre sans le prix des bœufs. Quant à ton frère, s'il doit revenir, il reviendra.

Mais elle ne parvint pas à dissuader le second fils de son projet. Et force lui fut de le laisser partir.

Le second fils marcha longtemps à travers les alpages verts et les forêts épaisses. Il vit soudain voler des corbeaux.

« Le palais du roi des Corbeaux ne doit pas être loin », se dit-il.

Mais alentour, c'était la forêt touffue. Le second fils eut faim, s'assit sous un buisson, retira de sa besace la galette et l'oignon et se mit à manger. Soudain parut devant lui un vieux corbeau boîteux qui lui demanda de lui jeter un morceau de galette.

— Ton roi nous a pris nos bœufs, il n'a qu'à te nourrir lui-même, répondit le second fils.

— Alors, prends-moi au moins sur ton épaule pour que je ne périsse pas dans la forêt, vieux et boîteux comme je suis.

Mais le fils lui répliqua :





— C'est à ton roi de te prendre sur ses épaules.

Le corbeau prit alors son élan, déploya ses ailes et s'envola.

Le second fils le regarda avec étonnement, se leva et poursuivit son chemin. Mais il ne trouva ni la clairière d'argent ni le roi des Corbeaux. Il se perdit dans la forêt sans parvenir à en sortir.

Le pauvre homme et sa femme attendaient cependant sans se lasser le retour de leurs fils. Mais ceux-ci avaient bel et bien disparu.

Le plus jeune fils dit alors à sa mère :

— Préparez-moi ma besace à moi aussi, maman. Peut-être retrouverai-je mes frères et rapporterai-je le prix des bœufs.

La pauvre femme se mit à pleurer, essayant de dissuader son fils. Mais en vain. Et force lui fut de le laisser partir.

Le plus jeune fils marcha longtemps par les alpages et les forêts épaisses. Il eut faim. Il s'assit alors, juste sous le buisson où s'étaient assis autrefois ses frères, et se mit à manger. Avant qu'il eût avalé la première bouchée, un corbeau boiteux parut et lui demanda, en sautant sur une patte :

— Donne-moi donc un morceau à moi aussi.



Le plus jeune fils lui donna sur-le-champ un beau morceau de galette :

— Mange, pauvre ami, j'en ai suffisamment. D'ailleurs, il est triste de manger seul.

— Et ne veux-tu pas me donner d'oignon ? demanda le corbeau.

— Volontiers, si tu en veux.

Le corbeau mangea le pain et l'oignon. Il remercia le jeune garçon et lui demanda :

— Où vas-tu donc ? Ne sais-tu pas que personne n'est jamais ressorti vivant de cette forêt ?

— Je cherche la clairière d'argent, répondit le plus jeune fils. Là se tient un palais d'argent où vit le roi des Corbeaux. Mes frères y sont sûrement.

— Prends-moi avec toi sur ton épaule, je ne peux pas m'appuyer sur ma patte et mes ailes sont bien faibles, lui demanda le corbeau.

— Volontiers. Je n'ai jamais encore porté de corbeau sur mes épaules, dit le jeune garçon en riant, et il déposa le corbeau sur son épaule.

Ils poursuivirent leur route. Le corbeau, sur son épaule, lui indiquait le chemin.

— Tourne à droite ! Tourne à gauche ! Va tout droit !



Ils marchèrent ainsi deux jours et deux nuits. Ils traversèrent une forêt épaisse, puis une deuxième. Soudain ils virent une lueur briller devant eux et débouchèrent bientôt dans une vaste clairière. Ô merveille ! L'herbe de cette clairière, les fleurs et les pierres mêmes, tout était de l'argent le plus pur.

Au milieu de la clairière se tenait un haut rocher, d'argent lui aussi, et tout au sommet du rocher un palais fabuleux.

Le plus jeune fils se figea, frappé de stupeur. Jamais, même en rêve, il n'avait vu pareille splendeur.

Ils s'assirent, le corbeau et lui, au bord de la clairière, et mangèrent tout ce qui restait dans la besace.

Le corbeau boîteux lui dit alors :

— Sur ce rocher se tient le palais du roi des Corbeaux. Tu trouveras toi-même le chemin qui y mène. Mais parce que tu as été si bon pour moi, je vais te donner un conseil. Lorsque le roi te demandera ce que tu veux comme prix de tes bœufs, ne lui demande rien d'autre que ce qu'il pose sous sa tête lorsqu'il se couche.

A ces mots, le corbeau disparut.

Le plus jeune fils escalada le rocher. Il y fut accueilli par la garde qui le conduisit tout droit à un trône d'argent sur lequel siégeait le roi des Corbeaux.

— Comment as-tu trouvé le chemin ? demanda-t-il.

— De braves gens me l'ont indiqué, répondit-il. Il ne voulait pas trahir le corbeau boîteux.

— Eh bien, si tu es parvenu jusqu'ici, je dois tenir parole. Fais le tour de toutes les salles de mon palais. Tu emporteras ce qui te plaira le plus.

Durant trois jours et trois nuits, le fils du pauvre homme fit le tour des salles du palais, et il n'en avait pas visité seulement le dixième. Il s'en vint trouver le roi des Corbeaux et lui dit :

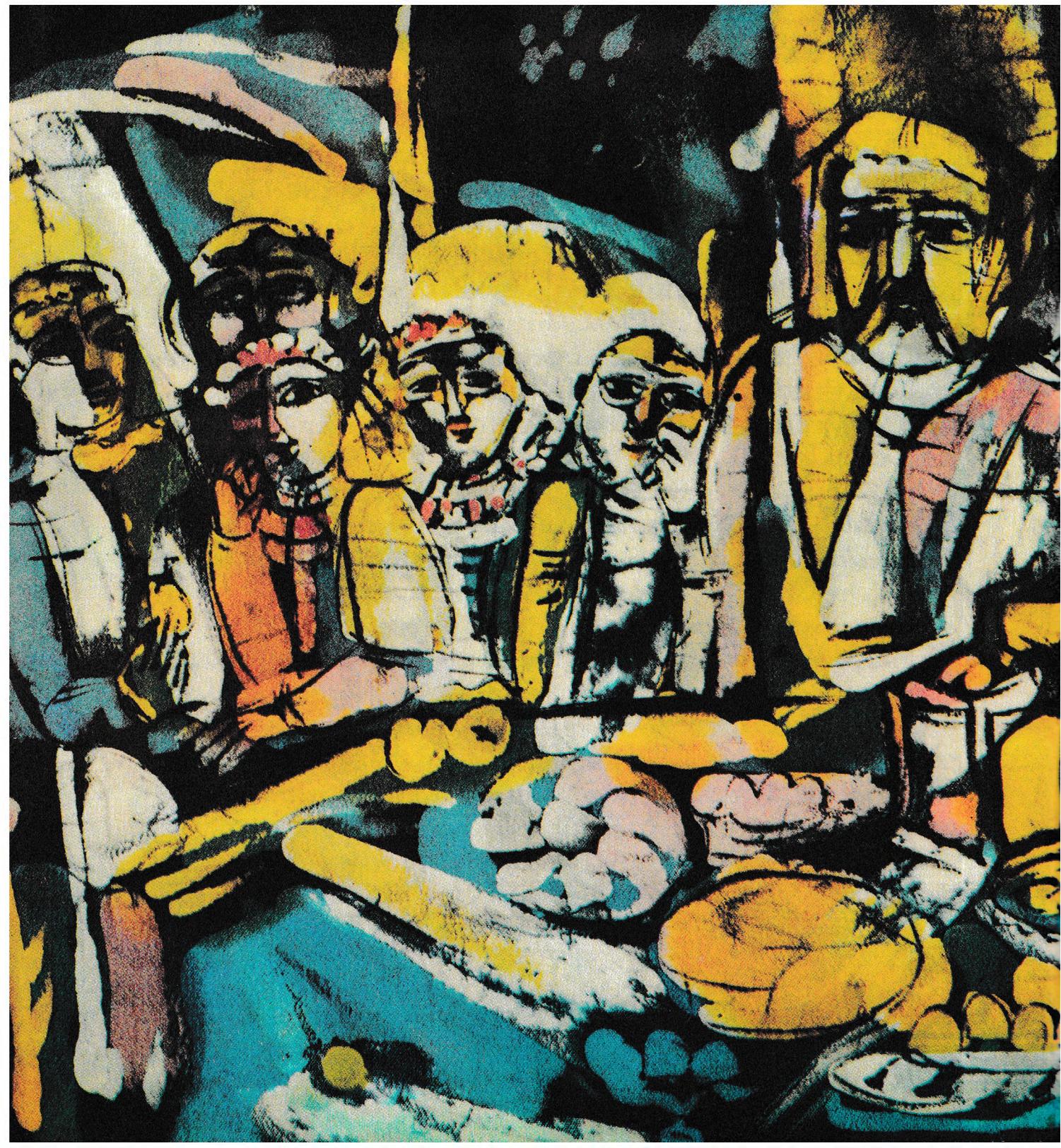
— Tes salles sont splendides, ô roi. Bien des choses m'y ont plu. Mais que ferais-je de pareille richesse ? Donne-moi plutôt ce que tu poses sous ta tête lorsque tu te couches.

Le roi des Corbeaux se mit en colère. « Comment ce gamin connaît-il mon secret ? L'un des corbeaux a dû lui donner ce conseil », se dit-il. Et il fit trancher la tête, dans sa colère, à tous les corbeaux qui avaient accompagné le jeune garçon à travers les salles du palais.

Et puis il essaya de persuader le fils du pauvre homme de renoncer à sa demande.

— Je te donnerai des bœufs et autant d'or qu'ils pourront emporter sur une charrette.

— Non, donne-moi seulement ce que tu places sous





ta tête lorsque tu te couches !

— Si tu veux, prends tout ce qui se trouve dans les salles de mon palais, proposa le roi des Corbeaux.

Mais le jeune garçon restait ferme dans sa demande.

Qu'y pouvait faire le roi des Corbeaux ?

Il retira de dessous son oreiller un petit moulin à café, et le tendit au jeune garçon. Puis il cria, fort en colère :

— Voici ce que tu m'as demandé, et maintenant, hors de ma vue, sans quoi je pourrais bien te donner des coups de bec !

Le plus jeune fils plaça donc le moulin dans sa besace, et s'enfuit du royaume des Corbeaux. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu dans l'épaisse forêt.

Il s'assit pour se reposer, posa le moulin devant lui et chercha s'il ne restait pas dans sa besace quelques miettes de pain. Mais elle était vide.

« Il m'a donné un bien sot conseil, ce corbeau boîteux, songea le garçonnet. Que vais-je faire de ce moulin ? J'aurais mieux fait de prendre de l'or ou du moins de la nourriture en quantité. Sans quoi je vais mourir de faim et ne pourrai rentrer chez moi. »

Mais il se souvint alors que le roi des Corbeaux était prêt à lui donner, plutôt que ce moulin, toutes ses



richesses, et il entreprit de l'examiner. A première vue, c'était un simple moulin. « Si j'avais devant moi une aussi grande table que celle du palais du roi des Corbeaux, couverte de mets et de boissons », songea le plus jeune fils en tournant, sans y penser, la manivelle.

A cet instant, une table parut devant lui, richement dressée, et couverte des mets les plus divers.

— Ça alors ! Il sait en faire des choses, mon moulin ! s'exclama le jeune garçon. Mais il s'assombrit vite. « Je vais manger et boire seul ici tandis que ma mère, mon père, mes frères et mes sœurs ont faim. »

Il tourna de nouveau la manivelle en disant :

— Que mes frères, mes sœurs et mes parents apparaissent.

A peine avait-il prononcé ces mots que toute sa famille parut, sa mère et son père, ses sœurs et ses frères. Ils s'attablèrent et ne se levèrent pas de table avant d'avoir tout mangé. Puis tous regagnèrent leur chaumière sans encombres et vécurent heureux et dans l'abondance. Il leur suffisait de désirer quelque chose pour que le moulin le leur procure. Si vous ne me croyez pas, allez donc les trouver et le leur demander. S'ils le désirent, ils vous conteront tout cela eux-mêmes.

CONTE BIÉLÔRUSSE

TOUT PETITOU

illustré par Vladimir Savitch
raconté par Alexandre Yakimovitch
traduit par Catherine Emery



TOUT PETITOU

Un vieux et sa vieille vivaient sans enfants. Une nuit le vieux vit un songe qui lui disait d'aller dans la forêt, de recueillir des œufs d'oiseaux et de les faire éclore.

Le vieux conta son rêve à sa vieille qui lui répondit :

— Eh bien va donc dans la forêt, grand-père, et récolte des œufs. Nous les mettrons dans un grand tamis, et je les couvrirai jusqu'à ce que des petits éclosent. Ils gazouilleront dans l'isba et cela nous réjouira : nous aurons l'impression que ce sont nos enfants !

Le vieux écouta le conseil de sa vieille, s'en fut dans la forêt, grimpa dans un bouleau et trouva un œuf dans un nid. Il en escalada un autre et y trouva encore un œuf. Il grimpa ainsi dans trente bouleaux.

Mais dans le dernier, le trentième, il trouva deux œufs. Il ramassa les trente et un œufs et s'en tint là. Il ramena sa récolte chez lui, la disposa dans un grand tamis et la vieille se mit sur les œufs, comme une poule couveuse. Au bout de trois semaines environ, les petits

sortirent des œufs, non pas des oisillons, de vrais enfants d'homme, tout petits cependant.

La vieille dit alors :

— Viens voir, grand-père, ce ne sont pas des oisillons mais des fils. Trente plus un.

Le vieux se réjouit que Dieu lui ait donné des fils, invita deux couples de compères à fêter l'événement, leur offrit à chacun un quart de vin, puis attela le cheval et s'en fut convier le pope à baptiser les enfants.

Le pope arriva. Il les baptisa tous en donnant un nom à chacun. Mais il ne put en trouver pour le dernier qui était tout chétif et il dit au vieux et à la vieille : comme vous voudrez. Je n'ai pas trouvé de nom pour lui, appelez-le comme bon vous semble. C'était le plus petit de tous, et on le nomma Tout Petitou.

Les petits grandissaient non pas de jour en jour mais d'heure en heure. Au bout d'un an, ils étaient déjà grands. Et ils vinrent trouver leur père :

— Père, pourquoi restons-nous ainsi à ne rien faire ? Il est temps pour nous de travailler. Peut-être faut-il faucher ? Va donc à la ville nous acheter des faux.

Le père s'en fut donc à la ville et acheta trente faux. Mais il n'en trouva pas pour le plus jeune. Il eut beau faire toutes les boutiques, il n'y en avait pas à sa taille.





Il rentra chez lui et dit :

— Prenez chacun une faux, mes fils, celle qu'il vous plaira.

Les fils prirent donc chacun une faux. Tout Petitou s'en vint alors :

— Et où est ma faux à moi ?

— Je n'en ai point trouvée, fiston. Je suis vieux et toi petit, restons donc à la maison.

— Eh bien, qu'il en soit comme le veut notre père, dirent les frères et ils partirent faucher.

A cinq verstes à peu près de leur village, leur père avait un grand pré. Ils y parvinrent, se délimitèrent chacun une parcelle à faucher, en laissèrent deux, l'une pour leur père, l'une pour Tout Petitou, et se mirent au travail.

Tout Petitou, chez lui, dit à son père :

— Je vais retrouver mes frères, père.

— Attention, mon fils, à ne pas te perdre en chemin !

— Peut-être que je ne me perdrai pas !

Il s'en fut, mais se perdit. Il entra dans la forêt et y tourna en rond sans pouvoir en sortir.

Il grimpa alors sur un chêne, scruta les environs et vit, non loin de là, ses frères faucher de leurs trente faux.

Il saisit le faîte du chêne et se pencha du côté où ses frères fauchaient, et le chêne se brisa en deux. Tout Petitou l'ébrancha, le chargea sur ses épaules et s'en fut droit à la prairie.

Il salua ses frères :

— Dieu vous assiste, mes frères ! Mais pourquoi donc avez-vous laissé deux parcelles à faucher ? Vous auriez mieux fait de tout faucher d'un coup. Où peut-être appartiennent-elles à quelqu'un d'autre ?

Ses frères lui répondirent :

— Nous les avons laissées pour notre père et toi.

— Mais comment voulez-vous que nous les fauchions ? Je suis petit, et lui est vieux !

— Eh bien, payez quelqu'un pour le faire.

— C'est bon, dit Tout Petitou et il retira son bonnet, se signa disant : que Dieu m'assiste, et se mit à l'ouvrage.

Il fauchait, ratissait et disposait les gerbes en meules. Et tout cela avec son chêne. Il eut fini avant ses frères.

Ses frères à leur tour terminèrent bientôt leur besogne, et chacun dressa son foin en meule.

Lorsqu'ils revinrent chez eux, leur père leur demanda :

— Eh bien, mes fils, avez-vous fauché la prairie ?

— Complètement.

Mais Tout Petitou intervint :

— Ils ont bien fauché la prairie, mais ils en ont laissé deux parcelles.

— Pour quoi faire ?

— Pour toi et pour moi.

Le père dit alors :

— Je suis trop vieux pour faucher.

— Ne t'afflige pas, père, je les ai fauchées moi-même et j'ai mis le foin en meule.

— Et vous, demanda le père à ses autres fils, vous avez tout rassemblé en une seule meule ?

— Non, chacun de nous a fauché pour lui et nous avons fait trente meules.

Le père dit alors :

— Il faut les surveiller tant qu'elles sont dans le pré, pour qu'on ne les vole pas.

Dix des frères s'en furent donc surveiller le foin. Ils firent le guet toute la nuit, mais au matin une des meules avait tout de même disparu.

Lorsqu'ils rentrèrent chez eux, le père leur demanda si tout le foin était en place.

— Une meule a été volée, répondirent-ils.

Leur père se fâcha contre eux :

— Bons à rien ! Vous n'avez pas été capables, à dix, de surveiller le foin !

La nuit suivante dix autres fils s'en furent à la prairie. Ils firent le guet toute la nuit, mais au matin une autre meule avait disparu.

La troisième nuit les dix derniers fils allèrent faire le guet. Mais au matin, il leur manquait aussi une meule.

La quatrième nuit, c'était aux dix premiers de retourner faire le guet.

Les frères s'en prirent alors à Tout Petitou. Toi aussi, disaient-ils, tu as une meule de foin dans la prairie. Tu dois donc, toi aussi, faire le guet.

— Eh bien, dit Tout Petitou, puisqu'il le faut, j'irai. Va donc, père, trouver le forgeron et demande-lui de me forger un palet de fer, de trente pouds.

Ce qu'il fit.

Tout Petitou prit le palet et le lança en l'air, si haut que nul ne le voyait plus. Quand il le vit retomber, il présenta son front, et le palet en le heurtant, éclata en quatre morceaux.

Il renouvela alors sa demande :

— Père chéri, demande au forgeron de m'en faire un

autre, de quarante pouds environ, et moins dur. Celui-ci est bien trop dur !

Le forgeron s'exécuta.

Tout Petitou prit alors le nouveau palet qu'il lança en l'air. Il ne disparut pas cette fois mais retomba. Tout Petitou de nouveau présenta son front, le palet le frappa, sans se briser et lui laissa seulement une petite marque.

— Bon, celui-ci peut aller, à la rigueur, dit Tout Petitou. Il prit le palet et s'en fut surveiller le foin.

Il parvint à sa meule, grimpa au sommet et resta là à faire le guet. Soudain, il entendit un martellement si fort que la terre en tremblait. Il sauta sur ses pieds et vit accourir une jument suivie par trente et un poulains.

Ils arrivèrent à la meule où se tenait Tout Petitou et se mirent à en manger le foin. Lorsqu'il n'en resta plus qu'une sagène, Tout Petitou parvint à saisir la jument non par la crinière, mais par la peau du dos et s'assit à califourchon, à l'envers. Elle se lança à travers champs, prairies et hautes futaies. Et lui la frappait de son palet, pour la faire galoper plus vite encore.

Elle courut et courut jusqu'à en être complètement épuisée. Elle le supplia alors :



— Laisse-moi partir, Tout Petitou, je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Je ne veux rien d'autre que tes poulains, lui répondit Tout Petitou.

— Prends-les, mais laisse-moi partir!

— Tu n'essaies pas de me tromper?

— Non, répondit la jument.

Elle le conduisit à la meule dont ses poulains finissaient le foin.

— Monte sur le plus gros, lui dit la jument, et les autres suivront.

Tout Petitou songea: «Même s'ils se sauvent, un poulain suffira bien à compenser le foin.»

Il monta donc sur le poulain et s'en fut doucement, et tous les autres le suivirent.

Il rentra chez lui, mais il n'y avait pas assez de place dans la cour pour tous les poulains: ils étaient serrés comme harengs en caque. Tout Petitou héla alors ses frères:

— Venez, mes frères, et choisissez chacun un cheval. Je les ai capturés alors qu'ils mangeaient notre foin.

Chacun des frères prit donc un bon cheval et il n'en resta plus pour Tout Petitou. Un petit poulain efflanqué et boîteux les suivait.

— Et voici le mien qui arrive, dit Tout Petitou tandis que ses frères se moquaient de lui : lui qui avait capturé les chevaux n'avait gardé que cette haridelle.

— Rien à tirer de ces benêts ! Ils ont pris pour eux les meilleurs chevaux et, de surcroît ils se moquent de moi. Peu importe, celui-là me va tout à fait.

Et chacun se mit à soigner son poulain. Ils leur confectionnèrent des harnais et des charrettes. Et tous se mirent à travailler, à aller chercher du bois dans la forêt, à labourer la terre.

Ils construisirent une vaste cour. En un mot, ils vécurent dans une telle abondance qu'ils ne pouvaient rêver mieux.

Ils vécurent ainsi trois ou quatre ans mais ils se lassèrent de cette vie. Et ils décidèrent de s'en aller par le vaste monde, voir si la chance leur sourirait. Peut-être auraient-ils l'heur de se marier, ou peut-être trouveraient-ils à servir selon leur cœur.

Tout Petitou, lui, déclara :

— Partez, frères, moi, je reste. Nos parents sont vieux, et qui les enterrera si nous partons tous ?

— Eh bien, reste avec eux, mais tu ne nous rattraperas pas ensuite !

— Je retrouverai bien le chemin et je vous rejoindrai.

Les frères se mirent donc en route, et Tout Petitou resta.

Au bout d'un an, son père mourut. Tout Petitou lui fit de dignes funérailles.

Un an plus tard mourut sa mère. Tout Petitou lui fit un enterrement plus riche encore et offrit, en l'honneur de ses parents, un repas funéraire digne d'eux ; puis il réunit les paysans du voisinage et leur demanda si l'un d'eux ne voulait pas prendre leurs biens en fermage. S'il revenait, il reprendrait le tout, et si non, il ne demandait rien.

La ferme était vaste, plus belle encore que celle d'un seigneur. C'est pourquoi nul ne voulut la prendre en fermage.

Il fit alors venir un seigneur, lui donna la ferme et toutes les terres contre reçu écrit, sans fermage, et lui enjoignit seulement de rendre le tout en bon état.

Entre temps, Tout Petitou avait si bien nourri et soigné son poulain que c'était merveille. Il partageait avec lui sa nourriture, lui avait même appris à parler et la bête était maintenant plus belle que celles de ses frères.

Il vendit du grain, en prit l'argent et s'en fut à la recherche de ses frères.

Ceux-ci avaient voyagé durant trois ans, mais Tout

Petitou les rejoignit en trois mois.

— Salut, frères!

— Salut, Tout Petitou!

— Eh bien, comment vont les choses en notre contrée? Comment se portent nos père et mère?

— Dieu les a rappelés auprès de lui, mais qu'il vous donne à vous force et santé! Racontez-moi plutôt vos aventures. La route a-t-elle été bonne ou mauvaise?

— Nous n'avons rien connu de mauvais, mais de bonnes choses en suffisance. Marche maintenant à notre tête, lui répondirent ses frères.

Tout Petitou prit donc leur tête, et ils chevauchèrent tout le jour sans rencontrer le moindre village, rien que des forêts et des prés.

Lorsque le soleil se coucha, ils parvinrent à l'orée d'une forêt, devant une isba sur patte de poule qui tournait tant qu'elle pouvait.

— Isba, isba, arrête-toi, ta porte présente-moi, lui commanda Tout Petitou.

L'isba s'arrêta. Tout Petitou y pénétra et y vit Baba-Yaga Jambe de bois couchée sur le sol, tête dans un coin, la bouche sur une perche, le nez au grenier perché.

— Bonjour, Baba-Yaga, lui dit Tout Petitou.

— Bonjour, Tout Petitou. Où vas-tu donc ainsi? Et quoi faire?

— Nous allons par le vaste monde, au petit bonheur : peut-être trouverons-nous à nous marier, peut-être à servir selon notre cœur.

— Et vous êtes nombreux?

— J'ai mes trente frères avec moi.

— Dommage, je n'ai que vingt-neuf filles, sans quoi vous auriez pu vous marier. Tant pis, continuez votre chemin et allez voir ma sœur.

Tout Petitou sortit donc de l'isba et ils poursuivirent leur route.

Ils chevauchèrent longtemps, pendant près de dix heures, et parvinrent à une autre isba qui, elle aussi, tournait sur une patte de poule.

— Isba, isba, ta porte présente-moi!

Elle se tourna vers lui, Tout Petitou pénétra à l'intérieur et y vit Baba-Yaga Jambe de bois couchée sur le sol, tête dans un coin, la bouche sur une perche, le nez au grenier perché.

— Bonjour, Baba-Yaga Jambe de bois!

— Porte-toi bien, Tout Petitou! Où vas-tu donc ainsi? Et quoi faire?

— Nous allons par le vaste monde, au petit bonheur :

peut-être trouverons-nous à nous marier, peut-être à servir selon notre cœur.

— Et vous êtes nombreux ?

— J'ai mes trente frères avec moi.

— Dommage, je n'ai que trente filles, sans quoi vous auriez pu vous marier. Tant pis, continuez votre chemin et allez voir ma sœur.

Ils poursuivirent leur route.

Enfin ils parvinrent à une autre isba qui, elle aussi, tournait sur une patte de poule.

— Isba, isba, arrête-toi, ta porte présente-moi !

Elle se tourna vers lui, Tout Petitout pénétra à l'intérieur et y vit Baba-Yaga Jambe de bois couchée sur le sol, tête dans un coin, la bouche sur une perche, le nez au grenier perché.

— Bonjour, Baba-Yaga Jambe de bois !

— Porte-toi bien, Tout Petitout ! Où vas-tu donc ainsi ? Et que faire ?

— Nous allons par le vaste monde, au petit bonheur : peut-être trouverons-nous à nous marier, peut-être à servir selon notre cœur.

— C'est chance pour vous que Dieu vous envoie. J'ai justement trente et une filles, nous allons donc vous marier. Entrez dans la cour, dessellez vos chevaux, je

veillerai à ce qu'ils aient de l'avoine et du foin.

Ils entrèrent dans la cour et laissèrent se reposer leurs chevaux ; il y avait là pour eux de l'avoine et du foin en suffisance.

Puis tous entrèrent dans l'isba. Baba-Yaga leur porta à boire et à manger, après quoi elle fit venir ses filles. Celles-ci entrèrent, toutes plus belles les unes que les autres, de vraies beautés.

— Eh bien, mes beaux-fils, leur ordonna Baba-Yaga, choisissez chacun à votre goût.

Ils choisirent chacun une belle jeune fille.

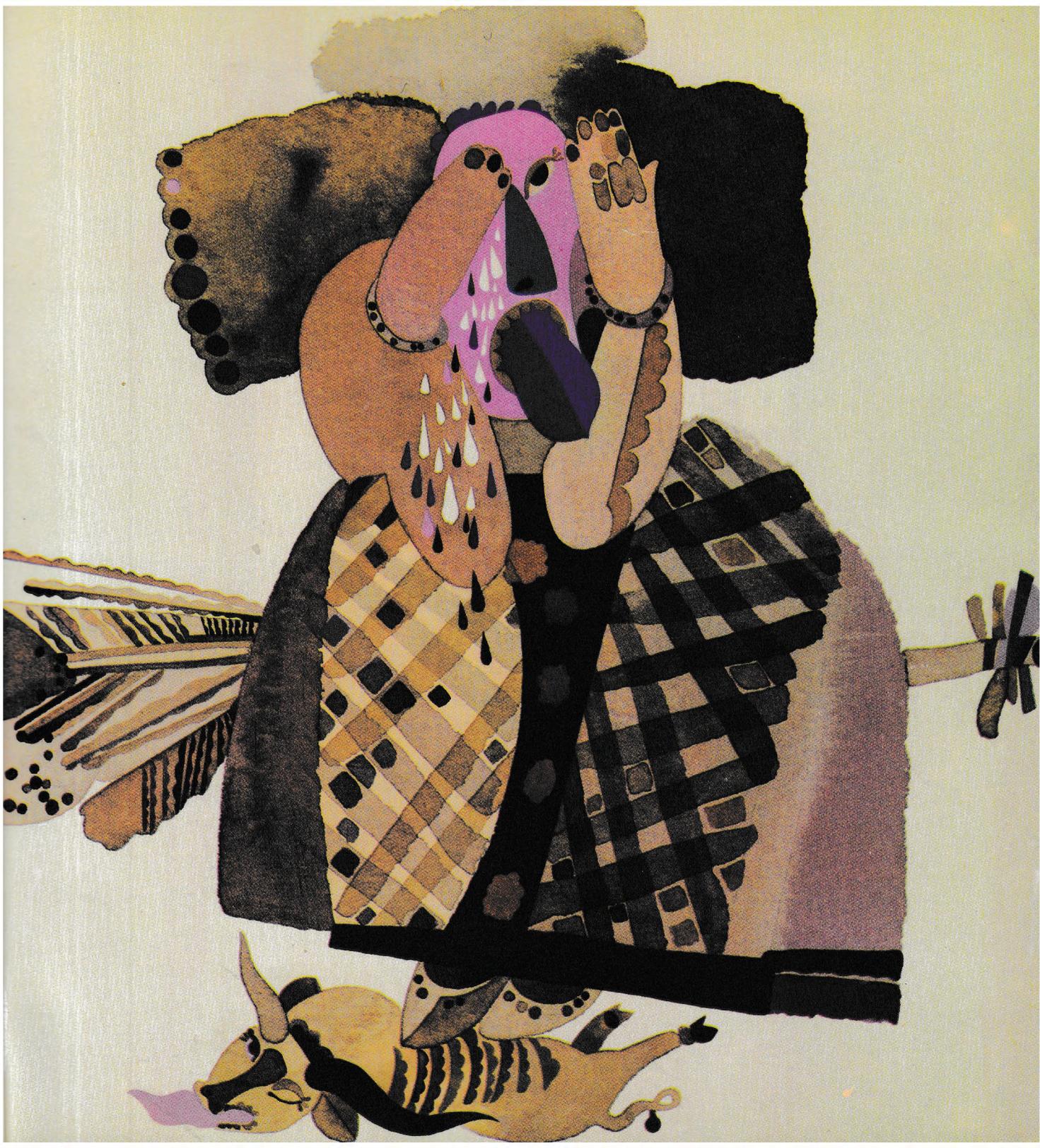
— Bien, dit Baba-Yaga, allez vous coucher maintenant, nous célébrerons demain la noce.

Tous allèrent se coucher, et Tout Petitou s'en fut trouver son petit cheval. Celui-ci lui dit :

— Tu croyais te marier, Tout Petitou, mais vous risquez bien d'y perdre la vie.

— Comment cela ?

— Cette sorcière a dessein de vous tuer ! Ecoute-moi bien : lorsque tu te coucheras, prends vos bonnets et mets-les sur la tête de ses filles tandis que tu attacheras leurs fichus sur celle de tes frères, sans oublier la tienne ! Baba-Yaga possède une épée magique. Elle va se lever à minuit et l'envoyer couper les têtes coiffées de bonnets.



Toi, reste éveillé et regarde où elle prendra cette épée. Dès qu'elle sera passée sur les têtes, enfuyez-vous !

Ainsi fit Tout Petitou : lorsque tous furent endormis, il coiffa la tête des jeunes filles des bonnets de ses frères et du sien, puis attacha les fichus sur leur tête. Il se coucha ensuite et attendit. La sorcière se leva, renifla bruyamment et tendit l'oreille : tout le monde dormait.

Elle s'en fut alors chercher son épée magique qu'elle tira de son lit et lui dit :

— Va-t'en, mon épée fidèle, ma belle, couper les têtes coiffées de jolis bonnets !

Et l'épée s'en fut couper la tête de ses filles. Baba-Yaga songea : « Je m'en occuperai le matin venu », se coucha et s'endormit.

Tout Petitou réveilla ses frères, et tous quittèrent l'isba sur la pointe des pieds.

— Partons vite, leur disait-il.

— Comment ? Et la noce ?

— Remerciez Dieu que ces fiancées ne vous aient pas déjà expédiés dans l'autre monde. Il est bien question de noce ! leur répondit Tout Petitou.

Ils se mirent donc en chemin. Lorsqu'ils eurent bien fait trois cents verstes, Baba-Yaga s'éveilla. Elle s'aperçut bientôt que c'étaient ses filles qui avaient la tête tranchée.







« Attends un peu, Tout Petitou, tu as beau être rusé, tu ne m'échapperas pas et je te rattraperai bien ! »

Elle avait trois boucs dans son écurie. Elle en prit un, l'enfourcha, et le fit galoper ventre à terre en le frappant d'un palet de fer, à la poursuite de Tout Petitou.

Elle le rattrapa en trois heures.

— Eh bien, Tout Petitou, lui dit-elle, tu n'as pas pu m'échapper ?

Et elle engagea avec lui le combat. Ils se battirent trois heures, puis Tout Petitou tua son bouc. Baba-Yaga le menaça :

— Attends un peu que je t'attrape !

— Eh bien, alors on verra.

Baba-Yaga rentra chez elle à pied, tandis que les frères poursuivaient leur chemin.

Ils parcoururent ainsi le monde entier et furent bien embarrassés : ne voulant pas retourner sur leurs pas, ils s'engagèrent comme soldats dans un royaume lointain. Ils racontèrent au roi qui ils étaient et d'où ils venaient, et le servirent fidèlement.

Quant à Tout Petitou, il fut nommé caporal et reçut le commandement de ses frères. Ceux-ci, vexés d'avoir à obéir à leur cadet, s'en furent trouver le roi et lui

racontèrent que bien loin, par-delà les forêts et les plaines, dans un royaume lointain, vivait Baba-Yaga Jambe de bois et qu'elle possédait une épée magique qui coupait et tranchait d'elle-même les têtes et les rassemblait toutes et que seul Tout Petitou pouvait se procurer cette épée.

Le roi fit venir Tout Petitou :

— Est-ce vrai que par-delà les forêts et les plaines, dans un royaume lointain, vit Baba-Yaga qui possède une épée magique ? Tu devrais aller me la chercher.

— Elle existe bien, répondit Tout Petitou, mais il est impossible de mettre la main dessus.

— Ne refuse point, dit le roi irrité, sans quoi je te fais couper la tête, sur-le-champ.

— Donnez-moi trois heures de temps pour réfléchir, dit Tout Petitou.

Il s'en fut à l'écurie trouver son cheval et se plaignit que la vie fût dure. Le cheval lui demanda :

— Qu'as-tu à t'affliger ainsi, Tout Petitou ?

— Le roi m'a chargé d'une mission.

— Laquelle ?

— Aller chercher l'épée magique.

— Ce n'est qu'une mission de rien, d'autres, plus difficiles, t'attendent, répondit le cheval. Fais ta prière et





couche-toi. La nuit porte conseil !

Tout Petitou obéit, alla trouver le roi et lui promit de lui rapporter l'épée. Il fit sa prière et alla se coucher. Le lendemain, à l'aube, il se lava, fit sa prière, enfourcha son cheval et s'en fut chez Baba-Yaga.

Il arriva à minuit juste. Son cheval lui demanda :

— Tu as regardé où elle rangeait son épée magique ?

— Oui.

— Va la chercher, mais sans faire le bruit pour que Baba-Yaga ne t'entende pas. Elle dort à présent. Mais attention, ne traîne pas !

Tout Petitou entra donc dans l'isba, prit l'épée magique dans le lit, sortit doucement par la porte et repartit au galop.

A l'aube, Baba-Yaga s'éveilla et sentit immédiatement que quelqu'un s'était introduit chez elle. Elle fureta partout et s'aperçut que son épée magique avait disparu. Elle devina que c'était Tout Petitou qui l'avait emportée, prit son palet, enfourcha un bouc, qu'elle fit galoper ventre à terre à coups de palet, et rattrapa Tout Petitou. Elle s'écria en l'apercevant :

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas !

Ils engagèrent le combat. Ils se battirent longtemps et



de nouveau Tout Petitou tua le bouc et Baba-Yaga fut obligée de repartir à pied. Elle dit en partant :

— Attends un peu que je te retrouve !

— Eh bien, on verra, répondit Tout Petitou.

Il rapporta au roi l'épée magique. Celui-ci, tout heureux, lui donna pour récompense le titre de sous-officier.

De ce jour, les frères aînés l'envièrent encore davantage. Et de nouveau ils allèrent trouver le roi et lui dirent que par-delà les forêts et les plaines, dans un royaume lointain, cette même Baba-Yaga possédait des *gousli** qui jouaient tout seuls. Ils chantaient, dansaient et jouaient d'eux-mêmes. Et seul Tout Petitou était capable de se les procurer.

Le roi manda Tout Petitou :

— Est-il vrai que cette Baba-Yaga possède des *gousli* qui jouent tout seuls, dansent et chantent des chansons ?

— Je l'ignore, Votre Majesté.

— Ne refuse pas, sans quoi je te fais trancher la tête. Tâche plutôt d'apprendre au plus vite ce qu'il en est.

Rien à faire et de nouveau Tout Petitou s'en fut

* *Gousli* : instrument de musique populaire russe. (N.d.T.)

trouver son fidèle cheval en s'affligeant que la vie fût dure.

— Qu'as-tu donc à te désespérer ? lui demanda son cheval.

— Le roi m'a de nouveau chargé d'une mission.

— Laquelle ?

— D'aller chercher, chez cette Baba-Yaga, les *gousli* qui jouent tout seuls, dansent et chantent. Et je ne sais même pas si elle en possède.

— Si, répondit le petit cheval. Et nous les ramènerons. Monte bien vite sur mon dos et tiens-toi bien, en un bond nous serons chez elle.

Ils arrivèrent à l'isba. Et le petit cheval dit à Tout Petitou :

— Entre dans l'isba et à droite, dans une soupente, tu trouveras les *gousli*. Prends-les mais doucement, attention qu'ils ne se mettent pas à jouer. Si Baba-Yaga t'entend, elle te tuera. Elle est partie dans le voisinage pour l'instant.

Tout Petitou pénétra dans l'isba, trouva la soupente, prit les *gousli*, sortit, monta à cheval et se mit à chanter.

Le cheval se fâcha :

— Tais-toi, Baba-Yaga te tuerait!... et il partit au galop.

Ils parcoururent ainsi trois cents verstes, est-ce beaucoup ou peu, je ne sais, avant que Baba-Yaga ne remarquât l'absence des *gousli*. Mais lorsqu'elle s'en aperçut, elle se hâta d'enfourcher son troisième bouc et de le faire galoper à coup de palet de fer.

Elle rattrapa Tout Petitou et de nouveau le combat s'engagea entre eux. Ils se battirent ainsi tout un jour et une nuit. Et Tout Petitou tua son bouc. Baba-Yaga se mit alors à pleurer de rage : « Tout Petitou, tu m'as offensée à jamais ! »

Tout Petitou s'en revint au palais et remit au roi les *gousli* qui jouaient tout seuls.

Le roi les saisit, appuya dessus et ils se mirent à jouer, danser et chanter des chansons que l'on entendit dans le royaume entier. Pour ce service, le roi éleva Tout Petitou au rang d'adjudant-chef. Et lui secoua ses frères tant et plus, pour être allés raconter au roi toutes ces choses sur son compte.

A cette époque, il arriva que le soleil resta trois heures immobile. Les frères s'en furent alors trouver le souverain et lui dirent que Tout Petitou pouvait savoir pourquoi il était arrivé pareille aventure au soleil.

Le roi manda donc Tout Petitou et lui imposa pour nouvelle mission d'apprendre pourquoi le soleil était

resté trois heures immobile.

Tout Petitou voulut refuser : c'est impossible, disait-il.

— Arrange-toi pour le savoir, sans quoi je te ferai trancher la tête sur-le-champ !

— Donnez-moi trois heures de temps pour réfléchir !

Et de nouveau Tout Petitou s'en fut trouver son fidèle cheval en s'affligeant : mes jours sont comptés à présent, gémissait-il.

Son cheval lui demanda :

— Pourquoi t'affliges-tu, Tout Petitou ?

— Le roi m'a imposé une nouvelle mission.

— Laquelle ?

— Trouver pourquoi le soleil est resté en place durant trois heures.

— Ce n'est pas une bien grande mission mais juste une toute petite. Monte sur mon dos et partons.

Ils cheminèrent ainsi un jour et un autre, et parvinrent à la mer. Ils virent alors, couché en travers de la mer, le Monstre Énorme, le Poisson-Baleine, et les gens traversaient en passant dessus. Eux aussi passèrent et le poisson leur demanda :

— Où vas-tu, Tout Petitou ?

— Je voudrais demander au soleil pourquoi il est resté immobile trois heures.

— N'oublie pas de lui demander pourquoi, moi, je me tourmente ainsi depuis trois ans. Je suis couché sur un flanc, sans avoir le droit de me retourner, et les gens passent sur moi, à pied et à cheval. Je te serai utile si tu me rends ce service !

— Entendu, je lui demanderai.

Ils traversèrent en passant sur le poisson et parvinrent là où le soleil se couchait. Il y avait là une hutte creusée dans le sol. Tout Petitou y entra et y trouva la lune qui attendait le soleil.

Tout Petitou salua la lune qui lui demanda :

— Que viens-tu faire ici, Tout Petitou ?

— Je veux demander au soleil pourquoi il est resté trois heures immobile.

— S'il en est ainsi, Tout Petitou, voici une pelisse, lui dit la lune. Retourne-la vite, enfile-la et cache-toi derrière le poêle. Le soleil va venir et risque de te brûler. Reste là derrière le poêle à écouter, tandis que moi je parlerai au soleil jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

Ainsi fit-il.

Le soleil arriva, toute la hutte s'illumina et il y fit si chaud que Tout Petitou aurait brûlé sur-le-champ sans son épaisse pelisse.

La lune dit au soleil :

— Un homme est venu te voir, l'ami, il veut savoir pourquoi tu es resté immobile durant trois heures.

— Et où est-il donc ?

— Derrière le poêle.

— Viens un peu ici !

Tout Petitou sortit donc de derrière le poêle et s'inclina bien bas devant le soleil. Et celui-ci de le questionner, voulant savoir qui il était et de quel royaume il venait.

Tout Petitou lui raconta tout, le soleil lui dit alors :

— Dans la mer vit une jeune fille appelée Volynka, elle vogue dans une barque d'or, rame avec une rame en or, et conduit elle-même sa barque. Il n'est pas de beauté pareille dans le monde entier. C'est pour la contempler que je suis resté immobile pendant trois heures !

Tout Petitou fut bien étonné, puis il posa la question du poisson : pourquoi se tourmentait-il depuis trois ans, couché sur un flanc, et sa peine prendrait-elle bientôt fin ?

— Il n'a qu'à recracher, dit le soleil, les quarante navires qu'il a avalés, et il retournera se promener dans la mer. Et que je ne l'y reprenne plus ! répondit le soleil. Mais ne le lui dis pas avant d'avoir traversé, sans quoi il te noierait en se retournant.

Tout Petitou s'inclina bien bas devant le soleil et repartit vers son royaume.

Il retrouva le poisson qui lui demanda :

— As-tu posé ma question, Tout Petitou ?

— Je te le dirai quand j'aurai traversé.

Tout Petitou traversa donc et lui dit ensuite :

— Recrache les quarante navires et tout ce que tu as avalé, et de nouveau tu pourras retourner te promener dans la mer.

Le poisson lui dit alors de s'en aller au plus vite loin du rivage, sans quoi, lui dit-il, quand je me retournerai en m'ébrouant, une vague pourrait bien t'emporter.

Le poisson expia donc ses péchés, comme le lui avait ordonné le soleil, et s'en fut se promener dans la mer bleue.

Quant à Tout Petitou, il s'en revint chez le roi et lui parla de la belle jeune fille appelée Volyinka qui naviguait dans sa barque d'or, ramait avec une rame d'or et dirigeait elle-même son esquif. Il n'y avait pas au monde de plus grande beauté. C'est en la regardant que le soleil était resté immobile pendant trois heures.

Pour cette mission, le roi décerna à Tout Petitou le titre d'officier. Un certain temps passa, long ou bref, je l'ignore, et le souverain se mit à songer au moyen de voir

la belle Volynka. Et il donna l'ordre à Tout Petitou de partir à sa recherche. Tout Petitou se souvint alors que le poisson lui avait promis de lui rendre service, et répondit :

— Je vais réfléchir. Peut-être parviendrai-je à la découvrir.

Tout Petitou s'en fut alors trouver son fidèle cheval et celui-ci lui demanda :

— Qu'as-tu à t'affliger de nouveau, Tout Petitou ?

— Et comment ne point m'affliger si le roi m'impose une nouvelle mission ?

— Et laquelle ?

— Eh bien, il m'a donné l'ordre de ramener la belle Volynka qui navigue dans la mer sur une barque d'or, en ramant avec une rame d'or, et dirige elle-même sa barque.

— Ce n'est pas une bien grande mission, répondit le cheval. Va trouver le roi, demande-lui divers fruits exotiques, boissons et mets délicats, et en route !

Tout Petitou s'en fut voir le roi :

— Votre Majesté, ne me faites pas trancher la tête, mais permettez-moi de parler : donnez-moi divers mets et boissons délicieux et des fruits exotiques pour trois cents roubles !

Le roi lui donna ce qu'il demandait. Tout Petitou prit ces présents et s'en fut trouver son cheval.

— Le roi m'a donné tout ce que tu m'as demandé.

Le cheval lui dit alors :

— Prends maintenant une tente, et allons à la mer.

Ils arrivèrent sur le rivage.

— Laisse-moi paître maintenant dans les vertes prairies, lui ordonna le cheval, quant à toi, dresse la tente et fais le marchand de vin. Lorsque Volynka passera, ne bois pas trop de vin, mais fais bien sonner les coupes ; elle l'entendra, viendra à la tente, et te demandera si tu vis là depuis longtemps et ce que tu fais. Lorsqu'elle te demandera du vin, verse-lui-en généreusement et tâche de lui être agréable.

Tout Petitou planta donc sa tente sur le rivage et disposa tout ce qu'il avait apporté, en une véritable petite échoppe. Puis il s'assit pour attendre.

Il aperçut soudain un objet brillant sur la mer. C'était la belle Volynka qui naviguait dans sa barque d'or, ramant de sa rame d'or, guidant elle-même son navire tout en regardant du côté de la tente. Elle s'approcha :

— Qu'est-ce donc qui se dresse ici ? Je suis passée maintes fois en ce lieu et n'y ai rien vu.



— Je ne suis point céans depuis longtemps, lui répondit Tout Petitou, et j'ai à manger et à boire, tout ce qu'il vous sera agréable. De tout en suffisance : du vin doux, délicieux et pas cher !

— Eh bien, verse-moi donc un verre de vin doux.

Il lui versa un plein verre de vin doux et capiteux. Elle lui tendit sa rame, il déposa le verre sur la rame, la jeune fille le but et paya. Puis elle s'en fut, mais à peine s'était-elle éloignée un peu que la tête lui tourna et qu'elle voulut boire encore.

Elle revint à la tente et but ainsi un second verre, plus fort encore que le premier. La tête lui tourna davantage encore, et elle eut envie d'un autre verre.

— N'as-tu rien de plus fort ?

— Que si, mais il coûte plus cher.

— Ce n'est rien, je ne manque point d'argent.

Tout Petitou lui versa donc un plein verre, et de nouveau elle lui tendit sa rame pour qu'il y pose le verre.

Mais il lui dit alors :

— Ne vous fâchez pas, votre grâce, mais nous sommes un peu gais, vous et moi ; vous risquez de laisser tomber le verre qui se briserait, le vin se répandrait, or il coûte fort cher ! Je vous prie donc de l'accepter de mes mains.

La belle approcha sa barque, tendit la main pour prendre le verre mais Tout Petitou la saisit vivement au poignet :

— Te voilà prise, la belle !

Il siffla son cheval qui accourut sur-le-champ. Il reprit tout ce qu'il avait emporté, la fit monter et partit.

Il mena la belle chez le roi.

Celui-ci, voyant sa beauté, en perdit le repos.

En récompense, il éleva Tout Petitou au rang de capitaine. Quant à lui, il avait peine à attendre le jour de la noce. La jeune fille cependant lui dit :

— Il ne me plaît point de me marier en cette robe. Je possède une malle de fer de trois cents pouds contenant ma dot, mais elle repose au fond de la mer. Va me quérir cette malle, je m'habillerai comme il sied, et nous célébrerons alors la noce.

Force fut alors au roi de faire venir Tout Petitou et de lui donner cet ordre :

— Il y a, au fond de la mer, une malle de fer de trois cents pouds. Fais en sorte de me l'apporter.

— C'est impossible.

— Ne refuse pas, sans quoi je te tranche la tête.

— Laissez-moi quelque temps pour réfléchir.

— Réfléchis tant que tu voudras, mais rapporte-moi la malle !

Et de nouveau, Tout Petitou s'en fut trouver son cheval et s'affligea, disant que la vie lui était dure.

— Qu'as-tu donc à te désespérer de nouveau, Tout Petitou ? lui demanda son cheval.

— Le roi vient de m'imposer une nouvelle mission : aller lui chercher, au fond de la mer, une malle de trois cents pouds.

— Cela n'est qu'une petite mission de rien du tout, répliqua le cheval. Va demander au roi son épée magique.

Tout Petitou s'en fut donc trouver le roi, obtint de lui l'épée magique et ils s'acheminèrent vers la mer.

En arrivant au rivage, le cheval dit à son maître :

— Envoie l'épée magique couper la tête de tous les petits poissons !

Tout Petitou envoya l'épée magique en mer en lui donnant cet ordre :

— Coupe la tête de tous les petits poissons et rassemble-les en tas !

Et l'épée de trancher avec entrain la tête des petits poissons.

Le Monstre Énorme vint alors vers lui :

— Tout Petitou, cesse donc de faire mourir mon engeance ! Je ferai pour toi ce que tu voudras.

— Il y a au fond de la mer une malle de fer de trois cents pouds, c'est elle que je veux !

Le Monstre Énorme envoya alors les poissons quérir la malle, les poissons la remontèrent du fond de la mer et le Monstre Énorme dit à Tout Petitou :

— Partez vite à trois cents verstes d'ici, je vais te jeter la malle, et toi, tâche de l'attraper. Si tu n'y parviens pas, elle s'enfoncera dans la terre et sera perdue à jamais. Plus personne ne pourra l'en sortir.

Tout Petitou reprit alors l'épée magique, s'en fut au plus vite à trois cents verstes et entendit la malle voler vers lui en grondant et cognant. Il l'attrapa et, en un clin d'œil, il était devant le roi.

Celui-ci récompensa Tout Petitou en lui donnant le grade de chef de compagnie et, derechef, pria la belle Volynka de célébrer la noce au plus vite.

Mais celle-ci répondit :

— Et comment vais-je ouvrir la malle ? Il y a, au fond de la mer, des clefs d'or pesant cinq cents pouds. Ce sont elles qu'il me faut !

Et de nouveau, le roi fit venir Tout Petitou et lui imposa cette mission.

Cette fois-ci, Tout Petitou accepta sans discuter : il prit son épée magique et s'en fut vers la mer. Il envoya l'épée magique couper la tête des poissons moyens.

Le Monstre Énorme parut sans tarder :

— Que veux-tu, Tout Petitou ?

— Il y a au fond de la mer des clefs d'or de cinq cents pouds. Il me les faut !

— Calme un peu ton épée magique, et nous te les trouverons. Et le Monstre Énorme envoya ses poissons à la recherche des clefs.

Ils cherchèrent longtemps sans rien trouver. Et ils revinrent avec cette réponse : pas de clefs !

De nouveau Tout Petitou envoya l'épée magique en mer. Et celle-ci s'en prit maintenant aux gros poissons, leur tranchant allègrement la tête. Le Monstre Énorme vint alors le supplier :

— Calme un peu ton épée, Tout Petitou, et nous te trouverons ces clefs !

Et le Monstre Énorme convoqua tous ceux qui nagent dans la mer et rampent au fond : crapauds, crabes et autres animaux marins, et les envoya à la recherche des clefs.

Ils cherchèrent longtemps sans rien trouver et revinrent bredouille.



Le Monstre Énorme entreprit alors d'appeler tous ceux qui avaient participé aux recherches. Tous étaient là sauf une langouste ! Enfin, il aperçut cette langouste qui arrivait lentement.

— J'ai trouvé les clefs, dit-elle, elles étaient enfouies dans le sable.

Le Monstre Énorme cria alors à Tout Petitou :

— Eloigne-toi de cinq cents verstes, je vais te lancer les clefs !

Il s'éloigna de cinq cents verstes et entendit un bruit clair : c'étaient les clefs qui volaient vers lui. Il les attrapa de nouveau et, en un clin d'œil, il comparut devant le roi.

Celui-ci se réjouit grandement et le récompensa en le nommant colonel, quant à lui, il pressa la belle Volynka de célébrer la noce au plus vite.

Celle-ci lui répondit :

— Je ne veux point me marier dans ton église. Construis-moi cette nuit une cathédrale de l'autre côté de la rivière, telle qu'une brique soit d'or, l'autre d'argent. Et qu'un pont soit construit de la même manière : une planche d'or, l'autre d'argent. Et que de part et d'autre pousse une vigne. Et qu'elle fleurisse lorsque nous irons à l'église, et soit mûre lorsque nous en

sortirons. Et qu'autour soit creusé un fossé de douze sagènes de profondeur et large de douze sagènes. Et que des cierges brûlent dans la cathédrale et que chantent des chœurs. Et que brûle un feu en face, et qu'un chaudron soit suspendu dans le fossé, au-dessus du feu, et que de la poix bouillonne dans ce chaudron. Alors nous nous marierons.

Que faire? De nouveau le roi fit venir Tout Petitou et lui imposa cette nouvelle mission.

Tout Petitou voulut refuser :

— Je ne puis accomplir cette mission!

Le roi lui dit alors :

— J'en donne ma tête à couper, toi, tu n'as qu'à enfiler la chemise des condamnés!

Tout Petitou, fort attristé, supplia le roi :

— Donnez-moi deux jours pour réfléchir, lui dit-il, à la façon de procéder.

Il s'en fut trouver son cheval fidèle en pleurant amèrement.

Son cheval lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu si amèrement, Tout Petitou?

— Comment ne point pleurer si je dois quitter ce monde et te dire adieu?

— Et pourquoi donc ?

— Le roi m'a imposé une nouvelle mission.

— Laquelle ?

— Je dois en une nuit construire une cathédrale par-delà la rivière, telle qu'une brique soit d'or, l'autre d'argent. Et que pousse une vigne et que soit creusé un fossé, de douze sagènes de profondeur, et large de douze sagènes. Et que des cierges brûlent dans la cathédrale et que chantent des chœurs. Et que brûle un feu en face de la cathédrale, et qu'un chaudron soit suspendu au-dessus, et qu'y bouillonne de la poix.

— Voilà une mission véritable, et pas une petite mission de rien du tout, répondit le cheval. Je ne puis pas t'aider, cette fois-ci. Mais voici mon conseil : va-t'en trouver la belle Volynka et supplie-la, peut-être aura-t-elle pitié de toi.

Force fut donc à Tout Petitou de s'en aller trouver la belle Volynka. Il la pria et la supplia, en s'inclinant bien bas, de l'aider à accomplir cette mission que lui avait imposée le roi.

La belle Volynka eut pitié de Tout Petitou et lui dit :

— Entendu, ne t'afflige pas, Tout Petitou, fais plutôt ta prière et va te coucher. Tout sera fait cette nuit. Au matin, confectionne un bon balai, balaie le pont et va

annoncer au roi que tout est prêt.

Tout Petitou remercia la belle Volynka et s'en fut dormir.

Il pria Dieu, la conscience tranquille, et se coucha. Mais il ne put trouver le sommeil. Mille pensées le tourmentaient. A l'aube, il se leva, s'en fut à la rivière, et vit que tout s'était réalisé. La cathédrale était là.

Il s'en vint trouver le roi et lui annonça :

— Votre Majesté, j'ai accompli votre mission. Vous pouvez vous rendre à la cathédrale.

Le roi se réjouit beaucoup et, pour ses fidèles services, lui conféra le titre de prince.

Tout Petitou prit un balai et s'en fut sur le pont balayer et rectifier les sarments de vigne.

Le roi et la belle Volynka se parèrent et se dirigèrent vers la cathédrale. Les vignes fleurissaient alentour, des cierges brûlaient dans l'église, et des chœurs chantaient. Un feu brûlait devant la cathédrale, et au-dessus, dans un chaudron, bouillonnait de la poix.

Ils approchèrent du feu et du chaudron bouillonnant. La belle jeune fille dit alors au roi :

— Passez devant, et je vous suivrai : le jars passe toujours le premier, suivi par l'oie.

Le roi fit alors appeler Tout Petitou et lui donna

l'ordre de passer devant.

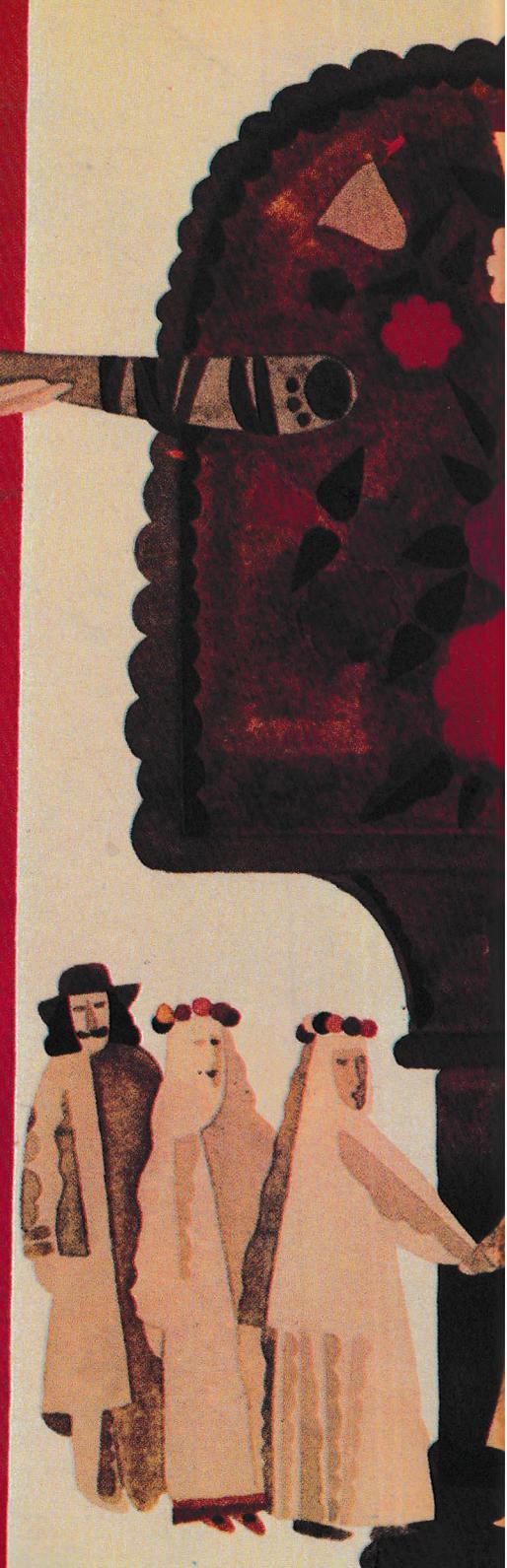
Tout Petitou passa le premier et franchit le fossé. Le roi le suivait mais il tomba dans le chaudron et fut bientôt cuit dans la poix.

La belle Volynka traversa le fossé à son tour, prit Tout Petitou par la main et le mena à la cathédrale. Ils s'y marièrent et se rendirent au palais du roi.

Tandis qu'ils allaient à l'église, les vignes étaient en fleur ; lorsqu'ils en sortirent le raisin était mûr. Et Tout Petitou donna un festin pour tout le monde chrétien orthodoxe. Et ils vécurent heureux et dans l'opulence.

*J'y étais, j'ai vu.
Bière et miel j'ai bu,
Sur ma barbe ils ont coulé
et je n'ai rien avalé.
Je suis reparti chez moi
sur une jument de poix.
La selle était un navet,
le fouet en pois bien séchés.
En rentrant je suis passé
près d'une aire qui brûlait.
J'ai versé de l'eau dessus,
mais la jument a fondu*







*et la selle de navet,
les cochons l'ont avalée,
les corbeaux volé le fouet.
Depuis, des briques je vends,
suis Gros-Jean, comme devant.*

CONTES MOLDAVES

COMMENT FET-FROUMOS DÉLIVRA LE SOLEIL

illustré par Issaï Kyrrou

raconté par Zoïa Zadounaïskaïa et Nathalia Hessé

traduit par Catherine Emery

COMMENT TROIS FRÈRES TROUVÈRENT LE TRÉSOR
DE LEUR PÈRE

illustré par Issaï Kyrrou

raconté par Mikhaïl Boulatov

traduit par Antoinette Mazzi



COMMENT FET-FROUMOS DÉLIVRA LE SOLEIL

Est-ce arrivé il y a longtemps, le conte n'en dit rien. Mais cette histoire a dû se passer, très certainement, il y a bien longtemps. Un grand malheur s'était alors abattu sur la terre. Le soleil ne se levait plus le matin, il ne chauffait plus, ne brillait plus. L'obscurité la plus totale régnait en tous lieux.

Mais les aïeux et les bisaïeux racontaient qu'autrefois, la nuit sombre faisait place au jour clair, que le ciel devenait bleu, et que le soleil brillait au-dessus de la terre. Mais qu'ensuite les dragons s'étaient emparés du soleil et l'avaient caché, nul ne savait où.

En cette dure époque un pauvre hère vivait à la lisière de la forêt avec sa femme. Ils ne possédaient rien. Il arrivait parfois qu'il n'y ait plus une miette de pain dans leur mesure. Or le pauvre homme ne craignait pas le travail.

Il dit un jour en rentrant chez lui :





— D'autres pauvres comme nous ont décidé d'aller délivrer le soleil. Je vais me joindre à eux.

Sa femme eut beau pleurer, il se mit en route. Et ne revint jamais. On l'eût dit englouti par les eaux.

Sa femme fût demeurée seule, mais elle mit bientôt au monde un fils qu'elle ne se lassait pas d'admirer.

Il fut prénommé Ion, et elle ne l'appelait pas autrement que Ioniké Fils si Beau. Dans notre langue moldave, ce surnom est tout aussi doux : Ioniké Fet-Froumos.

Ioniké était un garçonnet bien étonnant. Il n'avait pas encore trois ans qu'il aidait déjà sa mère en toute chose. Mais ils n'en continuaient pas moins de vivre dans le besoin.

Un jour Ioniké Fet-Froumos demanda à sa pauvre mère :

— Dis-moi ce que faisait mon père. Peut-être devrais-je faire la même chose ?

La pauvre femme se mit à pleurer amèrement. Elle craignait de dire la vérité.

Mais Fet-Froumos ne cessait de la questionner au sujet de son père. Et elle finit par tout lui raconter. Or ce qu'elle redoutait arriva. Ses paroles sur la clair soleil qui

donnait jadis à la terre chaleur et lumière se fixèrent dans l'esprit de l'enfant.

Et tout en travaillant, Fet-Froumos songeait au soleil. Lorsqu'il dormait, il le voyait en rêve.

Et il fredonnait sans cesse une chanson qui s'était composée d'elle-même dans sa tête :

*Les dragons cachent le soleil,
Le monde entier s'est assombri.
Seul un héros fort et hardi,
Un preux, un brave sans pareil,
Délivrera l'astre vermeil
En dépit des dragons maudits.
Alors éclateront lumière,
Bonheur, chaleur et joie sur terre.
Quand je serai un peu plus grand,
Plus fort et plus intelligent,
Alors je partirai
Pour aller délivrer
Le soleil bien aimé.*

Un jour, Ioniké s'en fut chercher du petit bois dans la forêt tout en chantant cette chanson. A l'époque le roi de cette contrée, surnommé le Noir, passait par là. En

entendant cette chanson, il se prit à songer : « Je possède tout ce que je désire. Il ne me manque que le soleil. Si je parvenais à m'en emparer, je soumettrais le monde entier ! »

Le roi fit alors arrêter sa charrette et ordonna qu'on lui conduise le jeune chanteur.

Ses serviteurs trouvèrent donc Fet-Froumos et le lui amenèrent. Le roi lui demanda :

— C'est toi qui chantais ? Qui donc t'a enseigné cette chanson ?

— C'est moi qui l'ai composée. Je chante ce que j'ai en tête.

Le roi ne voyait pas qui parlait, mais à sa voix, c'était un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

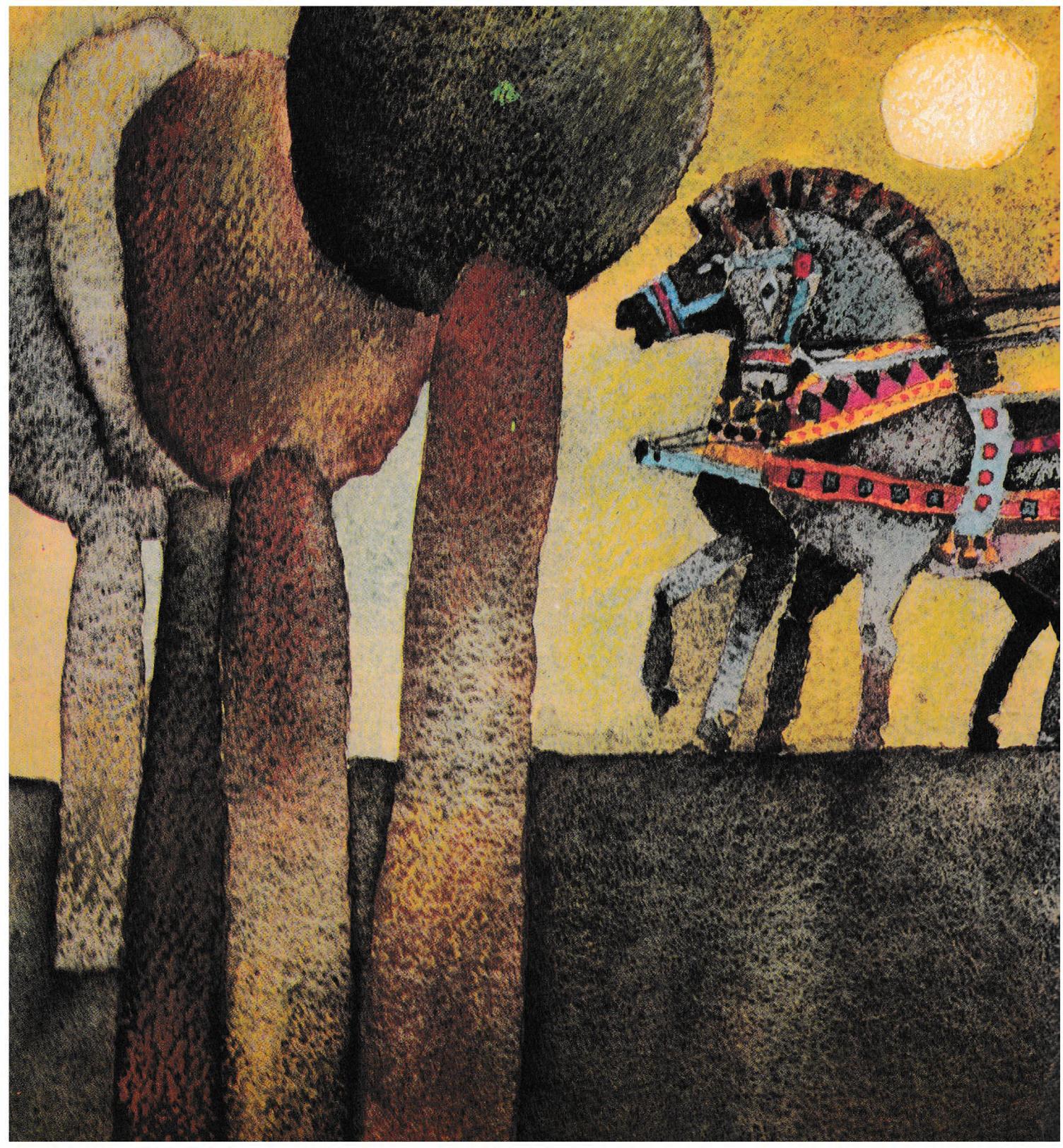
— Comment t'appelles-tu ? lui demanda le roi.

— Je m'appelle Ioniké, surnommé Fet-Froumos.

— Eh bien, Ioniké, lui dit le roi Noir, si tu as vraiment en tête de délivrer le soleil, je t'y aiderai. Je te prendrai dans mon palais pour que tu grandisses bien vite en force. Et je t'aiderai à te préparer pour la route. Viendras-tu ?

— Je viendrais bien, répondit Ioniké, mais je ne puis laisser ma mère seule.

— Belle affaire, dit le roi. Nous la prendrons elle





aussi au palais.

C'est ainsi que le roi emmena Fet-Froumos. Mais sa mère refusa d'aller vivre au palais. Elle dit aux serviteurs du roi de transmettre son salut à son fils et de lui dire qu'elle l'attendrait dans sa mesure.

C'est ainsi que Ioniké Fet-Froumos vécut quelque temps au palais. Ses forces s'éveillèrent en lui. Lorsqu'il frappait un rocher du tranchant de la main, celui-ci se fendait en deux, et lorsqu'il serrait dans son poing un pavé, il n'en restait que du sable.

Ioniké Fet-Froumos décida donc que le temps était venu pour lui de se mettre en route.

Le roi Noir lui dit alors :

— Choisis un sabre à ta convenance ainsi qu'une massue, et prends le cheval qui te plaît.

Ioniké prit donc un sabre affilé, une massue bien lourde, et s'en fut à l'écurie. Il y avait là des chevaux bien nourris, bien choyés. Mais dès que Fet-Froumos leur posait la main sur le dos, ils s'effondraient.

— Ceux-là ne feront pas de bons compagnons de route, fit Ioniké, irrité.

Dans un coin, tout au bout de l'écurie un petit cheval hennit alors et frappa du sabot. Il était efflanqué, petit de taille, à la crinière tombante.

— Quant à cette pitoyable carne, je ne lui demande rien, dit Ioniké en le frappant sur le dos.

Mais le petit cheval ne broncha pas. Il tourna son museau vers Fet-Froumos comme pour lui dire : « Passe-moi la bride. Je te servirai fidèlement. »

Et Fet-Froumos lui passa la bride. Le petit cheval s'ébroua, et Ioniké eut devant lui un cheval de feu, qui n'avait pas son pareil. Il le sella prestement et l'enfourcha.

Le cheval partit au trot. Des étincelles jaillissaient de dessous ses sabots, éclairant la route. La terre grondait, éveillant un écho dans les montagnes lointaines.

Ioniké Fet-Froumos chevaucha-t-il longtemps ou non, je l'ignore, mais sa monture eut besoin de repos et lui-même sentit la fatigue. Il descendit auprès d'une rivière qu'enjambait un pont, laissa paître son cheval et lui-même s'allongea pour se reposer.

A peine eut-il fermé l'œil qu'il entendit un galop de l'autre côté de la rivière.

Un cavalier et sa monture arrivèrent au pont. Le cheval le frappa de ses sabots, renâcla et recula. Le cavalier le corrigea de son fouet, et jura :

— Haridelle du diable, de quoi as-tu peur ? Tu te vantais de ne craindre que le preux Fet-Froumos !

Fet-Froumos bondit alors sur ses pieds et s'écria :

— Il a bien des raisons d'avoir peur, ton cheval. Je suis en effet Fet-Froumos.

Le cavalier éclata d'un rire si tonitruant que les vagues se soulevèrent dans la rivière :

— Tu es bien hardi ! Sais-tu donc seulement que je suis Crépuscule-le-Dragon, celui qui a volé le soleil dans le ciel et l'a enfermé en prison. Va-t'en !

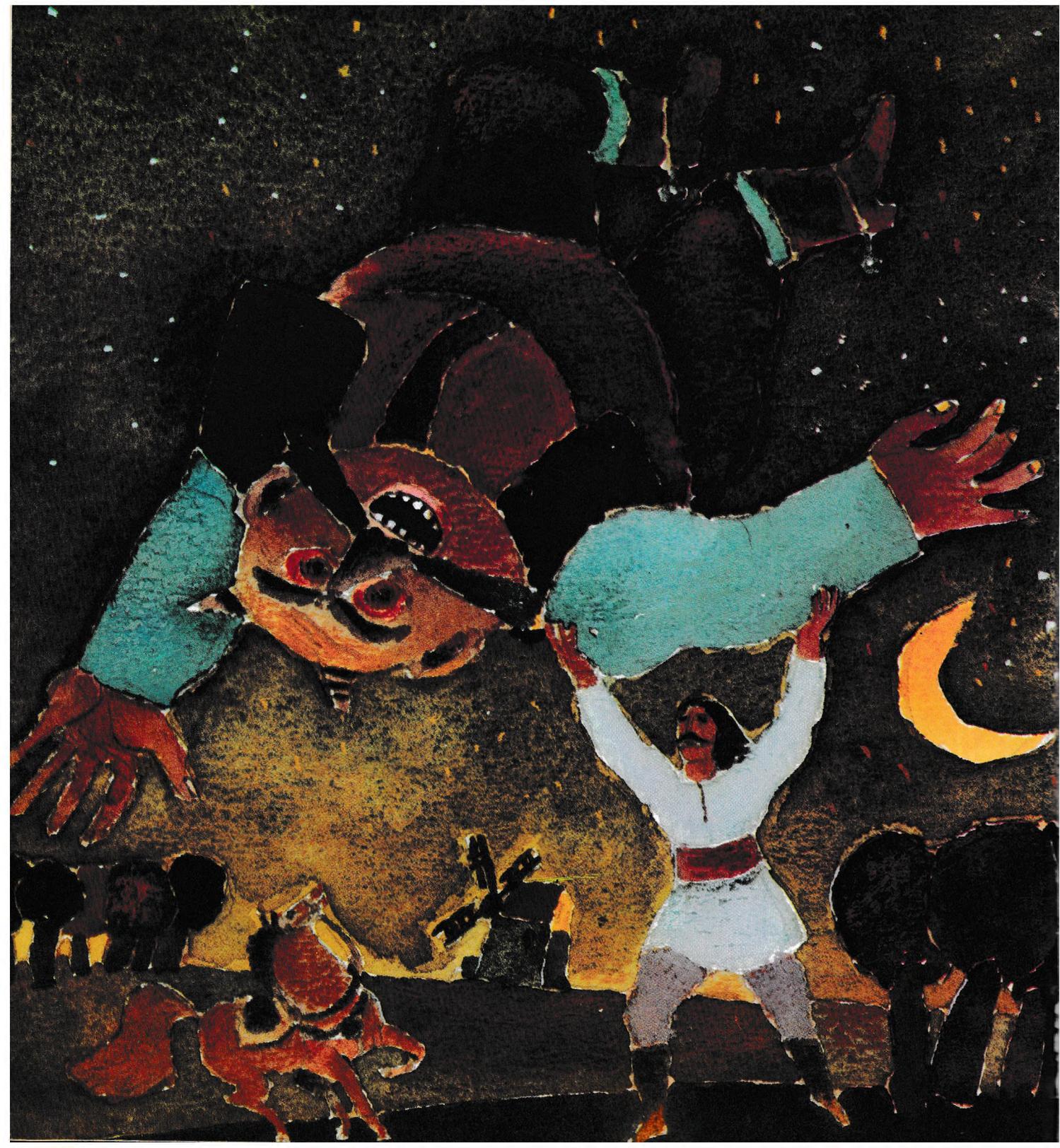
— Non. Battons-nous plutôt, répondit Fet-Froumos.

Crépuscule descendit donc de cheval. Et le combat s'engagea. Le dragon souleva Fet-Froumos, prit son élan, et Ioniké s'enfonça dans le sol jusqu'aux chevilles. Ioniké planta alors le dragon dans le sol jusqu'aux genoux. Les combattants s'échauffèrent. Le dragon saisit Fet-Froumos solidement, le souleva au-dessus de sa tête, le fit tourner et le lança. Fet-Froumos entra dans la terre jusqu'à la ceinture. Furieux, il lança le dragon par-dessus son épaule avec tant de force qu'il le planta dans la terre jusqu'au cou. Et de son sabre tranchant, il lui coupa la tête.

Puis il sauta en selle et poursuivit sa route.

Au bout de quelque temps, son chemin croisa de





nouveau une rivière. Il s'arrêta près du pont et songea :
« Je vais me reposer un peu. Qui sait ce qui m'attend ? »
Il laissa reposer son cheval, s'assit au bord du chemin et
entonna sa chanson :

*Les dragons cachent le soleil,
Le monde entier s'est assombri.
Seul un héros fort et hardi,
Un preux, un brave sans pareil,
Délivrera l'astre vermeil
En dépit des dragons maudits...*

A peine eut-il fini de chanter qu'il entendit toc, toc,
un bruit de sabots de l'autre côté de la rivière. Un cheval
arriva au galop jusqu'au pont, renâcla et recula.

Le cavalier pestait :

— Ane bâté, bête à manger du foin ! Pourquoi
recules-tu ? Tu affirmas ne craindre que Fet-Frou-
mos !

— C'est justement Fet-Froumos qui lui fait peur,
s'écria Ioniké. Qui es-tu donc ?

— Je suis Soir-le-Dragon et je ne te conseille point,
moustique, de te mesurer à moi. Il suffit de mon souffle
pour fermer les yeux à tout être vivant sur terre.

Battons-nous, ou cède-moi le chemin.

Le combat s'engagea. C'était un combat à mort, qui dura longtemps. Mais Fet-Froumos finit par triompher. Il lança le dragon dans la terre jusqu'au cou et lui trancha la tête.

Puis il but à la rivière, fit boire son cheval, et poursuivit sa route.

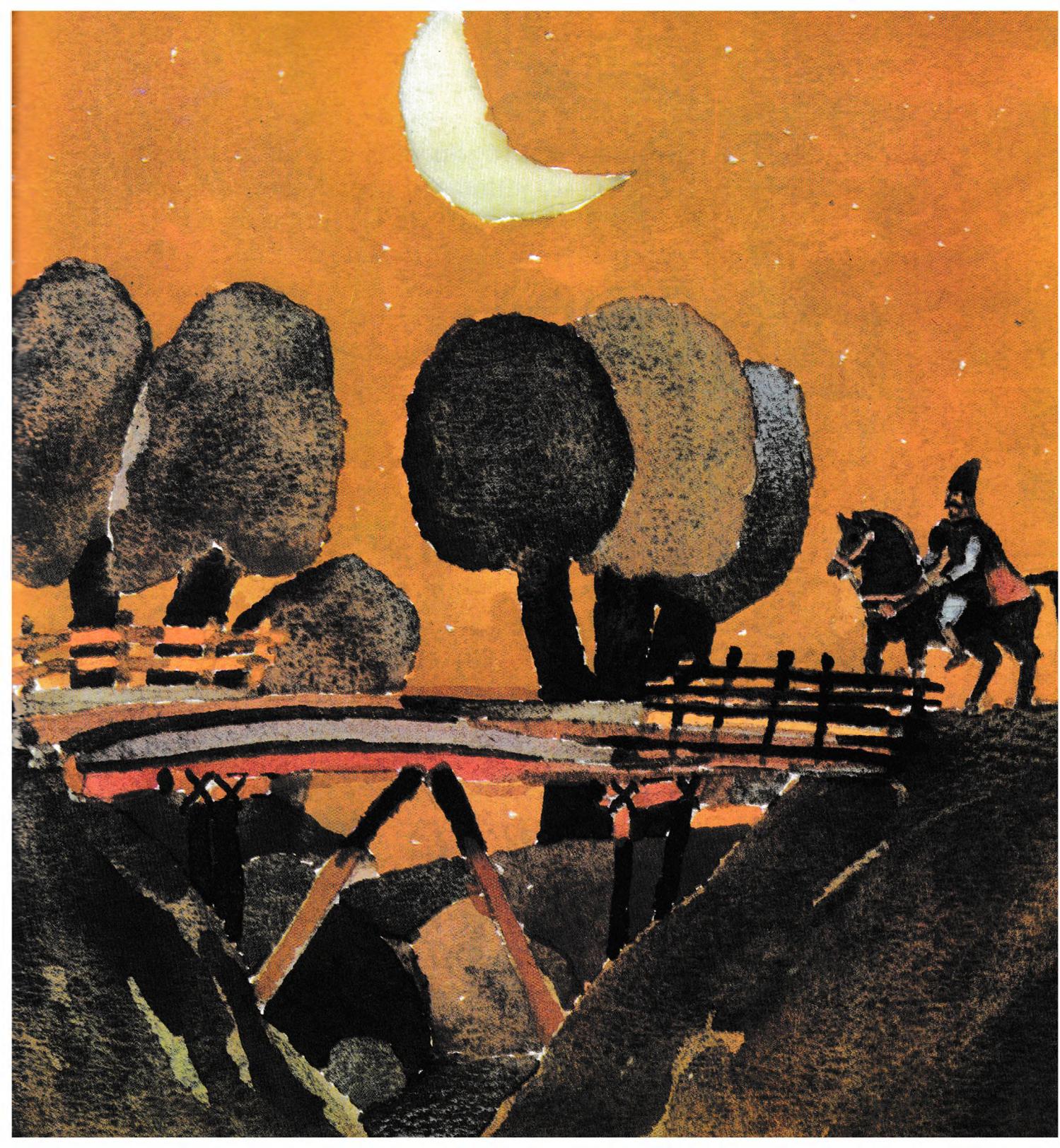
Il traversa des montagnes, des vallées, des forêts. Il s'arrêta devant une troisième rivière et un troisième pont.

A peine Fet-Froumos eut-il mis pied à terre que quelqu'un s'approcha du pont. Un cheval renâcla, refusant de traverser le pont.

La fidèle monture de Fet-Froumos dit alors doucement à son maître :

— Les combats que tu as menés jusqu'à présent n'étaient point de vrais combats. Une véritable bataille t'attend maintenant. C'est Minuit-le-Dragon, en personne, qui vient à ta rencontre. Mais ne crains rien, c'est toi qui auras le dessus. Combats donc vaillamment.

Le cheval avait dit vrai. Un combat terrible s'engagea. Dès l'abord, Minuit-le-Dragon enfonça Fet-Froumos dans le sol jusqu'à la poitrine. Fet-Froumos l'empoigna, et le planta dans la terre jusqu'au cou. Il leva son sabre pour



lui trancher la tête, mais le dragon déjà secouait la terre, sortait de son trou et se jetait sur Fet-Froumos, plus furieux que jamais. Le combat dura longtemps, nul ne parvenant à vaincre l'autre. Tous deux étaient épuisés. Et tous deux tombèrent à terre, respirant avec peine.

Soudain, ils entendirent un battement d'ailes puissant. Un milan tournoyait au-dessus d'eux, attendant l'issue du combat.

— Milan, milan, s'écria Minuit-le-Dragon. Asperge-moi d'eau, rends-moi mes forces. Je tuerai Fet-Froumos, et tu auras là une belle proie.

— Milan mon ami, s'écria Fet-Froumos, asperge-moi d'eau. Je veux faire revenir le soleil dans le ciel. Et tu te chaufferas toi aussi dans ses rayons.

Le milan s'abattit alors sur la rivière sombre, y plongea son aile, et aspergea Fet-Froumos. Une seconde fois il descendit sur l'eau, et fit boire au preux l'eau de son bec.

Ioniké bondit sur ses jambes, plein d'une force neuve, et coupa le dragon en deux de son épée. Il cria au milan :

— Merci, milan mon ami, de m'avoir aidé ! Dis-moi donc où je trouverai le soleil, toi qui voles à travers tout

le royaume! Où est-il donc caché?

— Va tout droit sans tourner nulle part. Derrière la forêt se tient le château des dragons. Le soleil doit être caché dans ses caves. Mais ton âme est bien simple. La force ne vaut rien devant la ruse.

— La ruse, j'en ai, moi, à revendre, intervint alors le cheval de Fet-Froumos.

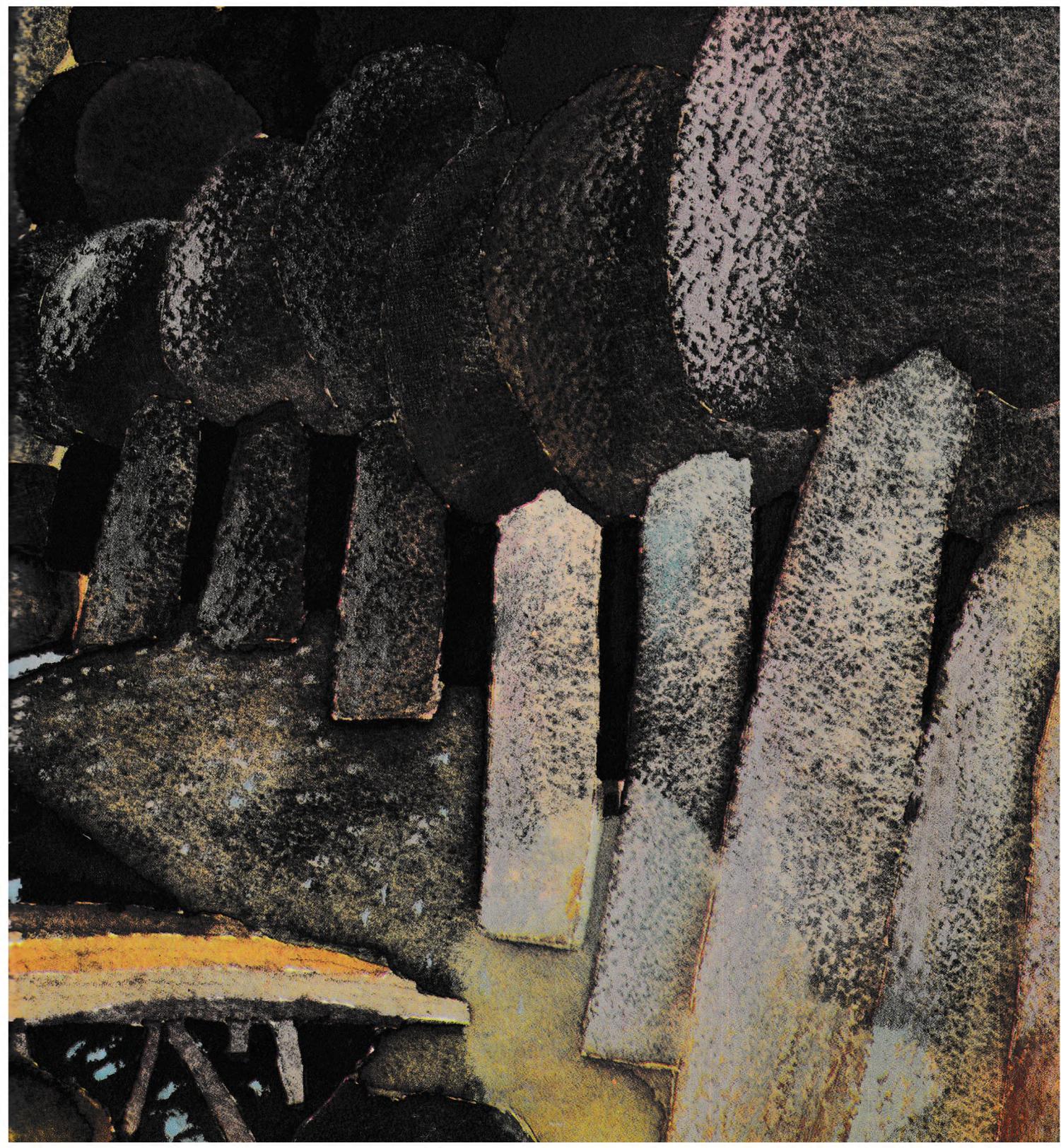
— S'il en est ainsi, bonne route! Et bonne chance! s'écria le milan.

Fet-Froumos atteignit bientôt une forêt si épaisse que l'on ne pouvait la traverser ni à pied ni à cheval. Sa monture s'arrêta et dit:

— Seule une mouche pourrait continuer et traverser ces fourrés. Arrache un crin de ma crinière, attache-le en guise de ceinture, et tu deviendras mouche. Approche alors du château et écoute ce que disent les dragonnes. Essaie de savoir où est le soleil. Et pour reprendre forme humaine, frappe-toi contre le sol. Je t'attendrai près du château.

Fet-Froumos suivit le conseil de son cheval et, transformé en mouche, il traversa la forêt et parvint à tire-d'ailes au château. Il en fit le tour sans trouver une seule fente, tout était bien fermé. Passant alors par la cheminée, il pénétra à l'intérieur.





Il vit à table la mère des dragons et les femmes de Crépuscule, Soir et Minuit. Fet-Froumos se souvint alors du conseil du cheval, se cacha et écouta.

— Où sont donc mes fils ? disait la mère des dragons. Je me sens inquiète. J'entendais toujours autrefois le martellement des sabots de leurs chevaux. Or je n'entends plus rien à présent. Ne leur serait-il pas arrivé malheur ?

— Penses-tu, mère, qui veux-tu qu'ils craignent ?

— Fet-Froumos, répondit la mère des dragons. Il est écrit qu'il délivrera le soleil.

— Maudit soit ce Fet-Froumos, dit la femme de Crépuscule-le-Dragon. S'il délivre le soleil, il ne restera pas longtemps à l'admirer. Lorsqu'il rentrera chez lui, je me transformerai en puits. S'il boit la moindre goutte d'eau, il mourra sur-le-champ.

— Et moi, dit la femme de Soir, je me transformerai en pommier sur son chemin. Dès qu'il mordra dans une de mes pommes, il tombera mort sur l'heure.

— Quant à moi, dit la femme de Minuit, je me ferai grappe de raisin sur son chemin. Au premier grain qu'il mangera, Fet-Froumos tombera raide mort.

— Oh mes filles, toutes ces vantardises ne valent rien de bon. Vous feriez mieux de descendre à la cave, voir si

le soleil y est bien.

Les dragonnes descendirent donc à la cave, suivies par la mouche.

Dans la cave se tenait un coffre de fer forgé, un clair rayon sortait par une fente. Elles ne soulevèrent pas le couvercle et dirent :

— Il est là, le soleil, comment n'y serait-il pas ? Toutes ces craintes de notre mère ne sont que rêves.

Ayant ainsi parlé, elles s'en furent. A peine eurent-elles disparu que la mouche frappa le sol, Fet-Froumos parut et souleva le couvercle de la malle.

Le soleil se précipita au-dehors, brûla les portes de chêne de la cave, et monta droit dans le ciel. Il illumina le monde entier de ses rayons généreux.

Les oiseaux chantèrent sur la terre entière. Les hommes s'embrassaient comme des frères en chantant et riant. Jamais un tel bonheur n'avait régné sur terre.

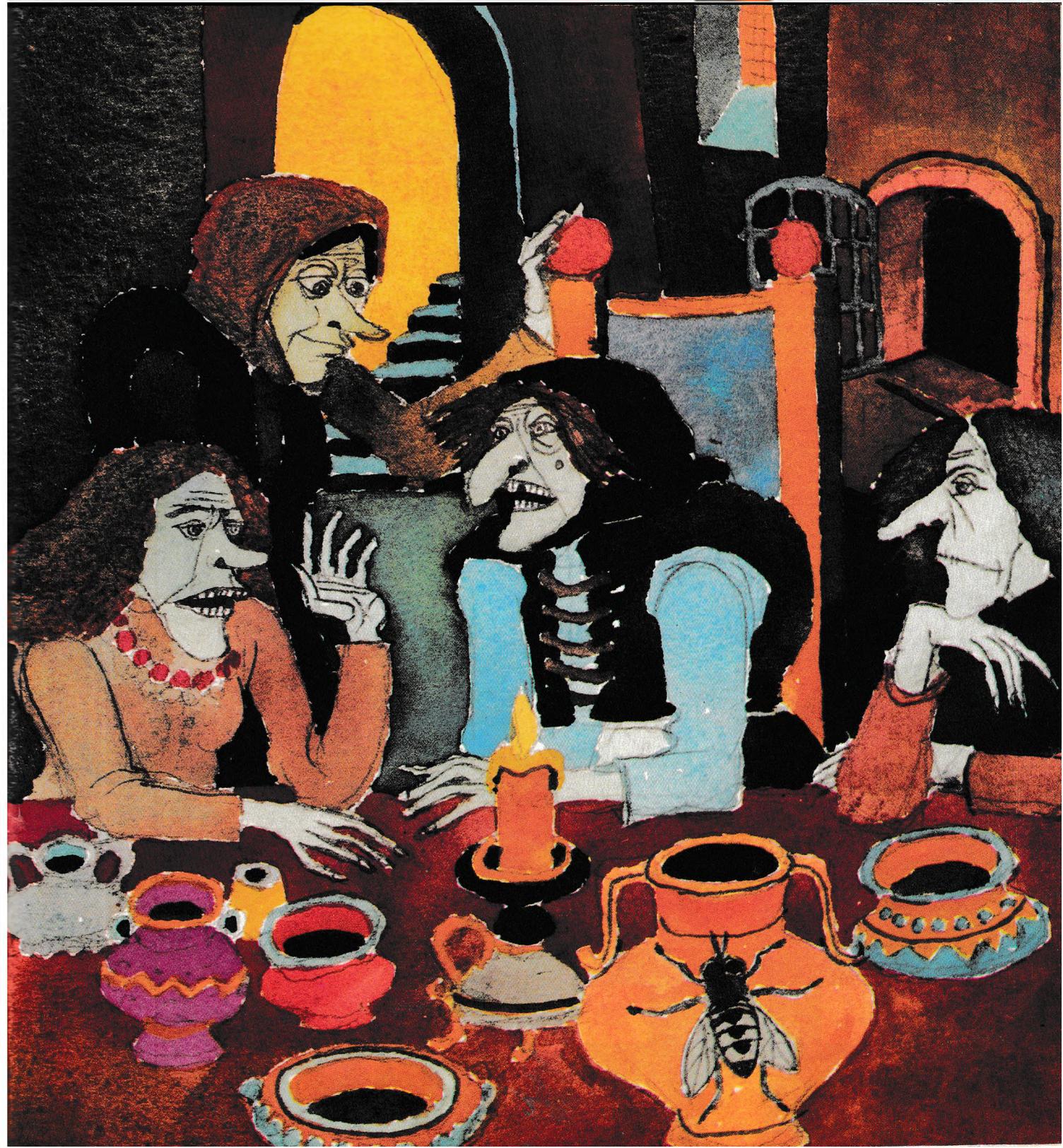
Seul le roi Noir se mit en colère. Il avait voulu s'emparer lui-même du soleil, pour lui seul. C'est à cette fin qu'il avait nourri et soigné Fet-Froumos en son palais. Il monta sur le toit, tenta de saisir le soleil, mais tomba et rendit l'âme. Personne, du reste, ne le regretta.

Quant à Fet-Froumos, il se précipita hors de la cave à la suite du soleil, enfourcha son fidèle coursier et prit le chemin du retour.

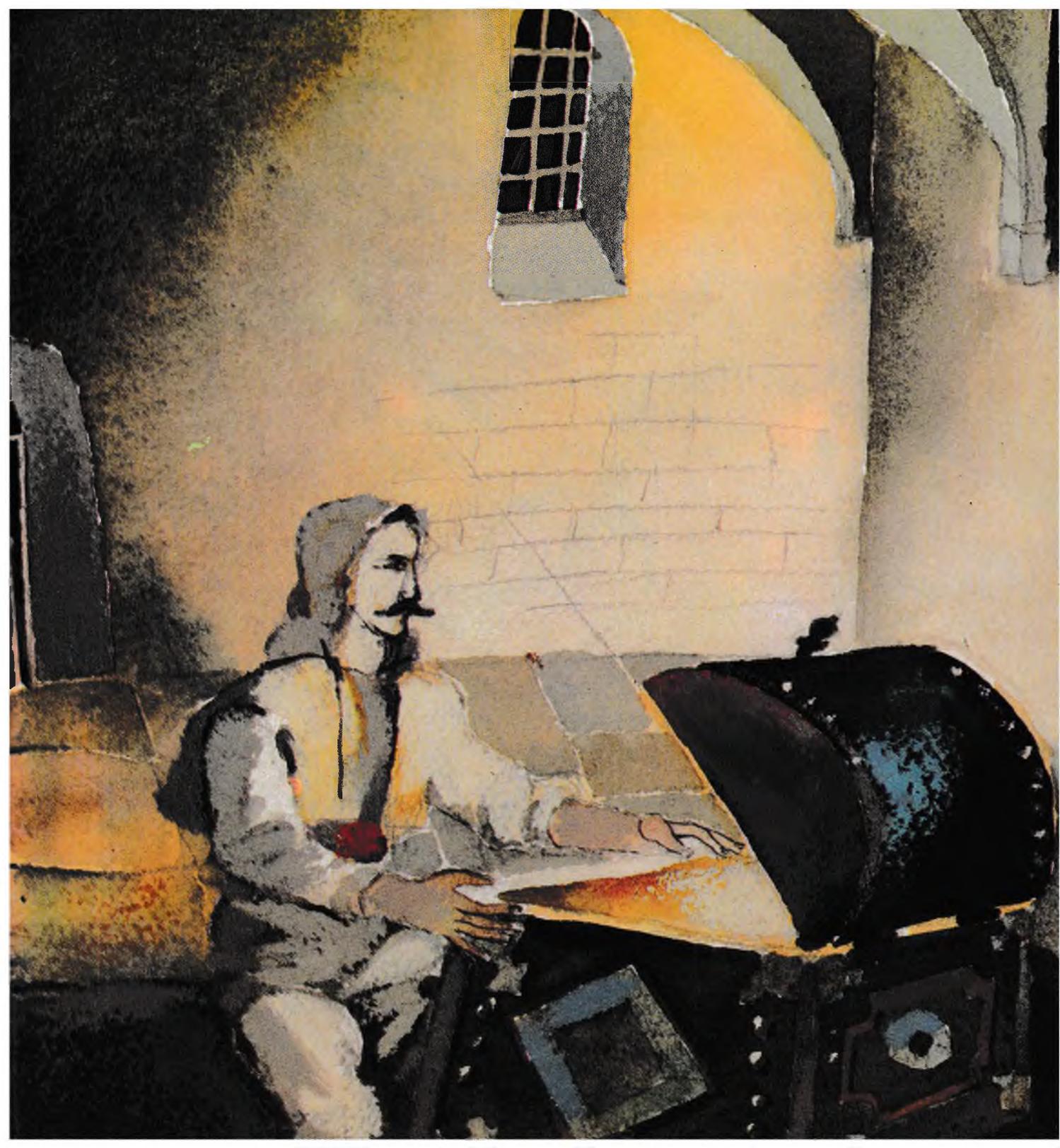
Le soleil cuisait, Fet-Froumos était tout heureux et avait chaud, faute d'habitude. Il avait soif, à mourir. Et il vit soudain, devant sa route, un puits dont l'eau était transparente comme un cristal de montagne. Il voulut boire, mais se souvint des paroles de la femme de Crépuscule. Il frappa la margelle de son sabre, et le puits laissa échapper du sang noir de dragon.

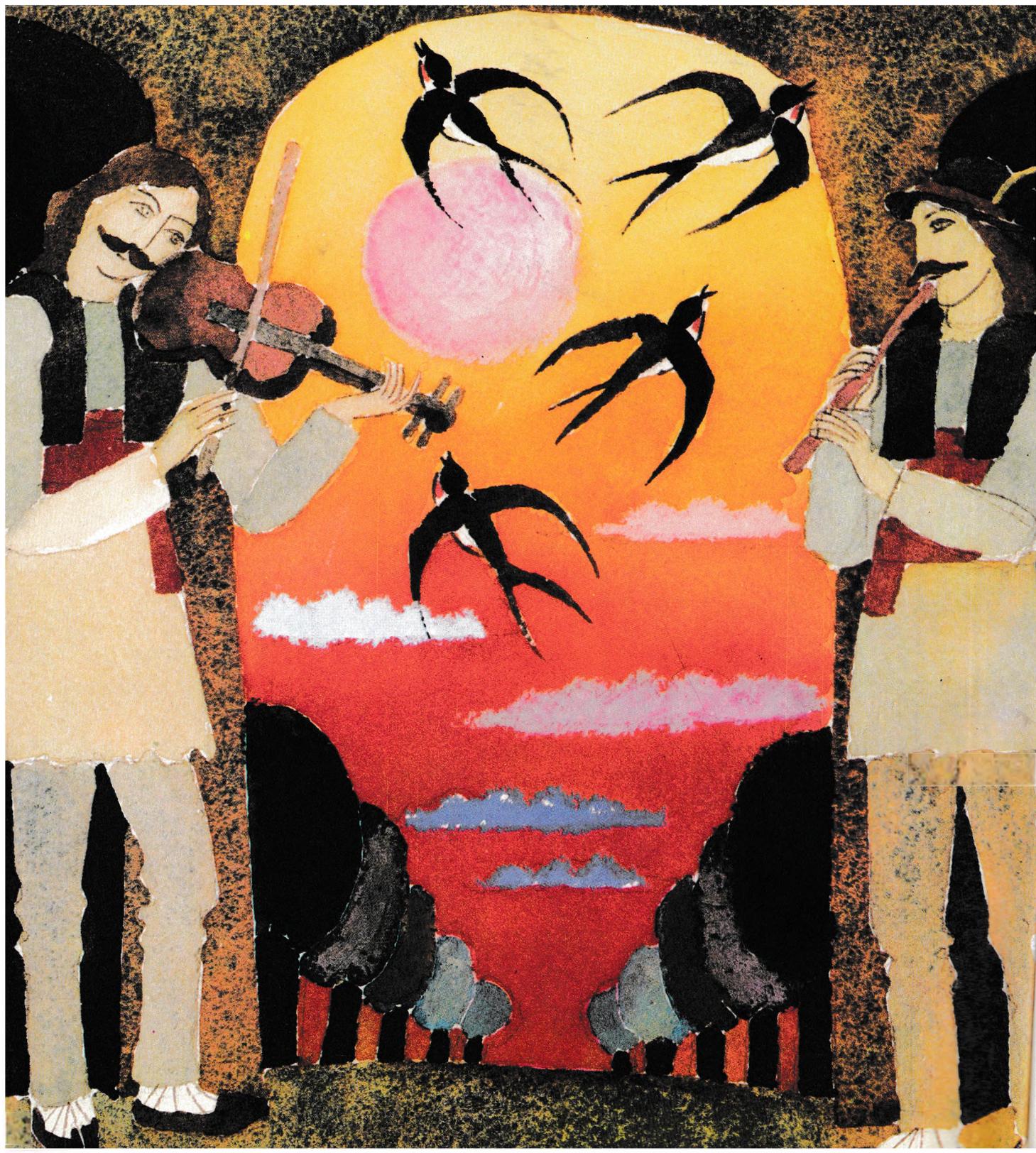
Fet-Froumos cependant poursuivit sa route. Il avait de plus en plus soif. Il vit soudain au bord du chemin un pommier. Les pommes en étaient si vermeilles qu'elles semblaient prêtes à fondre dans la bouche. Ioniké frappa le pommier de sa lame acérée, et la seconde dragonne expira sur la route.

Ioniké poursuivit son chemin, attendant la grappe de raisin aux grains empoisonnés. Dès qu'il l'aperçut il la frappa, elle aussi, de son épée. Il ne restait plus maintenant que la mère des dragons. Fet-Froumos se retourna, ne sachant qu'attendre d'elle. Derrière lui, un nuage noir traversait le ciel, lançant des éclairs et grondant de tonnerre. C'était la mère des dragons, lancée à sa poursuite. Elle avait la gueule ouverte, une









mâchoire touchant le ciel, l'autre rasant le sol, et une flamme sortait de sa bouche.

Fet-Froumos lança son cheval qui, en un instant, le porta dans une forge, au bord de la route. Ioniké ferma la porte et tira les verrous. La mère des dragons était déjà là, déchaînée, devant la forge. Tantôt elle frappait le toit, tantôt secouait la porte. Mais la forge était solide. La mère des dragons voulut alors employer la ruse, et elle dit d'une voix mielleuse :

— Valeureux Fet-Froumos, laisse-moi te regarder, au moins par une fente !

— Tu vas voir, dit Fet-Froumos.

Il actionna alors le soufflet, fit chauffer au rouge sa massue aux pointes d'acier, et creusa un trou dans le mur. La mère des dragons passa la tête par le trou, la gueule ouverte, mais Ioniké s'était écarté. Il présenta à la furie, au lieu de lui-même, la massue incandescente. A peine la mère des dragons l'eut-elle avalée, qu'elle expira.

Fet-Froumos ouvrit alors toutes grandes les portes de la forge. Le nuage avait disparu. Le soleil brillait de tous ses feux.

Ioniké poursuivit son chemin, sur sa terre natale. Les gens lui faisaient fête, chantaient d'allégresse et le

remerciaient. Il parvint enfin à son village, et trouva sa chaumière. Sa vieille mère courut à sa rencontre, le serra dans ses bras et se mit à pleurer. Ce furent ses dernières larmes car, de ce jour, elle ne devait plus connaître que joies.

COMMENT TROIS FRÈRES TROUVÈRENT LE TRÉSOR DE LEUR PÈRE

Il était une fois un homme qui avait trois fils. Cet homme donc était persévérant et aimait le travail, il ne restait jamais assis à ne rien faire. Jamais fatigué, il se levait très tôt le matin et travaillait jusqu'au soir très tard. Il parvenait toujours à tout faire.

Ses fils étaient grands, forts et beaux, mais ils n'aimaient pas se fatiguer.

Le père était occupé aux champs, au jardin, à la maison, tandis que les fils restaient oisifs à l'ombre sous les arbres, bavardaient ou allaient pêcher sur le Dniestr.

— Pourquoi ne travaillez-vous donc jamais? Pourquoi n'aidez-vous jamais votre père? leur demandaient les voisins.

— Et pourquoi travaillerions-nous? répondaient les fils. Notre père se débrouille très bien tout seul!

Et les années passaient, et ainsi ils vivaient.

Les fils grandirent, et le père vieillit; il s'affaiblit et bientôt il ne put plus travailler comme il le faisait auparavant. Près de leur maison, le jardin fut délaissé et les champs se couvrirent de mauvaises herbes.

Les fils s'en rendirent bien compte, mais s'entêtèrent à ne pas vouloir travailler.

— Mes fils, pourquoi restez-vous assis à ne rien faire? leur demanda leur père. Tant que j'ai été jeune, j'ai travaillé, mais maintenant, c'est votre tour.

— Nous aurons le temps, lui répondirent ses fils.

Le père fut bien peiné de la paresse de ses fils. De chagrin il tomba malade et fut obligé de s'aliter.

La pauvreté s'installa alors dans la famille. Le jardin, en friche, fut envahi par les orties et les chardons au point qu'ils cachaient même la maison.

Un jour, le vieillard appela ses fils et leur dit :

— Mes fils, voici venir l'heure de ma mort. Comment vivrez-vous sans moi? Vous n'aimez ni ne savez travailler.

Les fils sentirent leur cœur se serrer et ils se mirent à pleurer.

— Père, dis-nous quelque chose avant de mourir, un conseil! demanda le fils aîné.

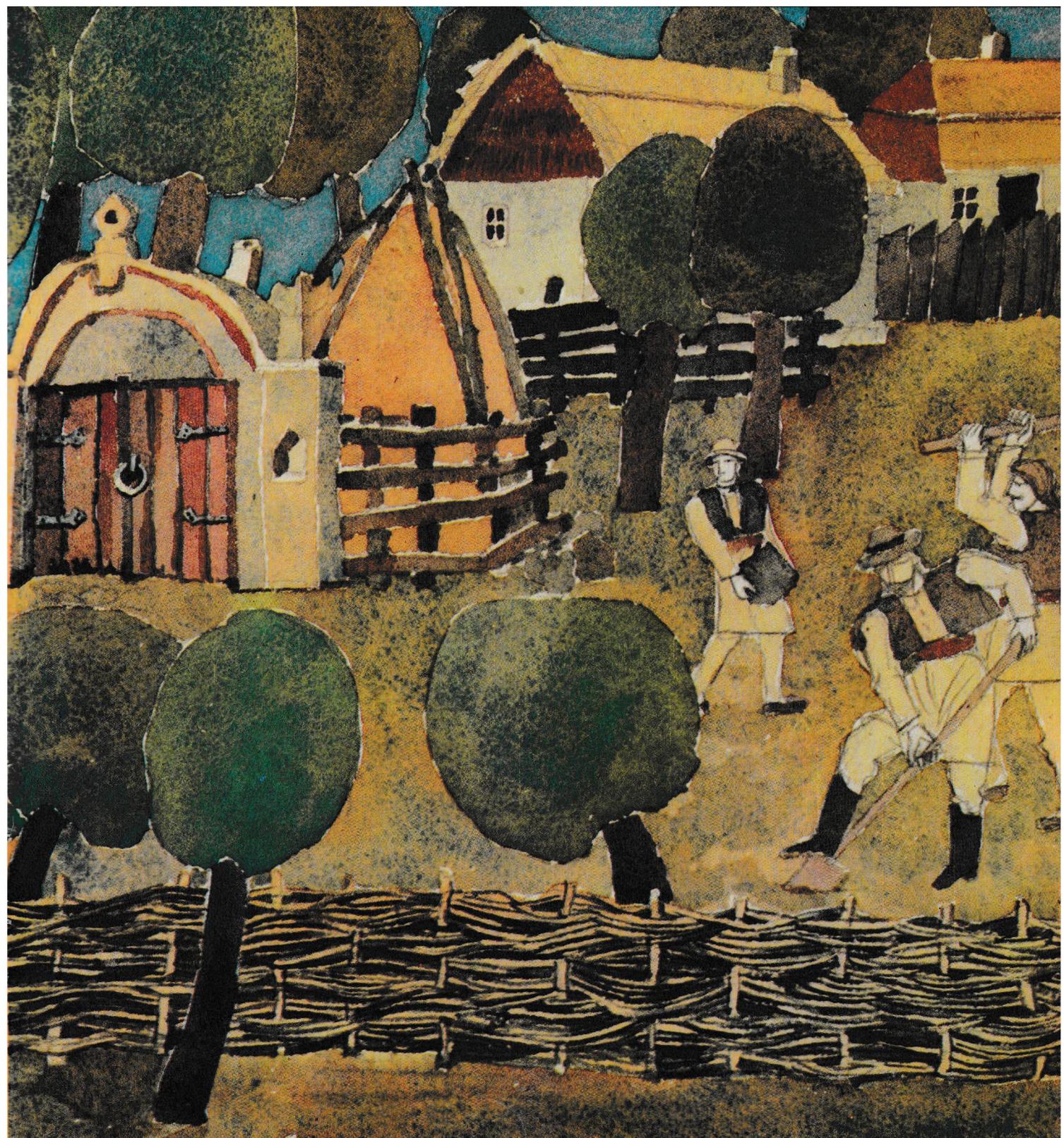
— Bon! répondit le père. Je vais vous confier un secret. Vous savez tous que votre pauvre mère et moi avons travaillé sans relâche. Au fil des années nous avons accumulé pour vous toute une jarre de pièces d'or. J'ai enterré cette jarre non loin de la maison, mais je ne me souviens plus de l'endroit exact. Cherchez mon trésor et vous vivrez alors sans connaître le besoin.

A ces mots le père dit adieu à ses fils et mourut.

Les fils enterrèrent leur père et le pleurèrent. Puis le









frère aîné dit :

— Mes frères, nous sommes dans un grand dénue-
ment, nous n'avons même pas de quoi acheter du pain.
Vous souvenez-vous de ce que notre père nous a dit
avant de mourir ? Mettons-nous à la recherche de cette
jarre de pièces d'or !

Les frères prirent des pioches et se mirent à creuser
de petits trous tout autour de la maison. Ils creusèrent,
creusèrent, mais sans trouver la jarre de pièces d'or.

Le second frère dit alors :

— Mes frères, creusons toute la terre qui se trouve
autour de notre maison !

Les deux autres frères furent d'accord. Ils se mirent
derechef à la tâche, creusèrent toute la terre, mais
toujours sans trouver le trésor.

— Creusons donc la terre une deuxième fois et plus
profond, dit le plus jeune frère. Peut-être notre père
a-t-il enfoui la jarre plus profondément.

Les deux autres frères furent d'accord. Ils brûlaient
d'envie de trouver le trésor !

Tous trois se mirent donc à nouveau au travail.

Le frère aîné creusa, creusa, et soudain sa pelle
heurta quelque chose de dur. Son cœur se mit à battre
plus vite, il se réjouit et appela ses deux autres frères :

— Venez vite, j'ai trouvé le trésor de notre père !

Tous deux accoururent et se mirent à aider leur frère
aîné.

Ils creusèrent, creusèrent et ramenèrent non point la jarre, mais une grosse pierre.

Déçus, ils déclarèrent :

— Que faire de cette pierre ? Il ne faut pas la laisser là ! Jetons-la dans le ravin !

C'est ce qu'ils firent. Ils enlevèrent la pierre et continuèrent à creuser. Ils travaillèrent tout le jour jusqu'au dîner et en oublièrent de se reposer ! Puis ils creusèrent encore une fois toute la terre. Celle-ci était devenue toute friable et légère. Mais ils ne trouvèrent pas la jarre.

— Eh bien, déclara le frère aîné, nous avons labouré la terre, ce n'est pas la peine de la laisser en friche ! Plantons-y plutôt de la vigne.

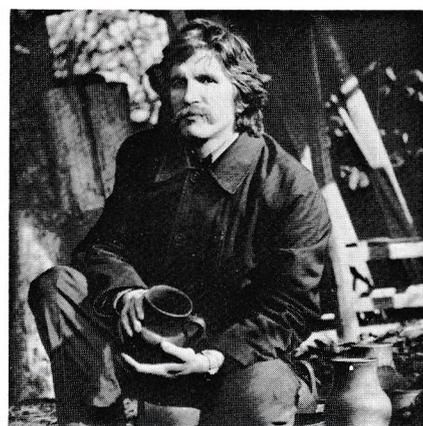
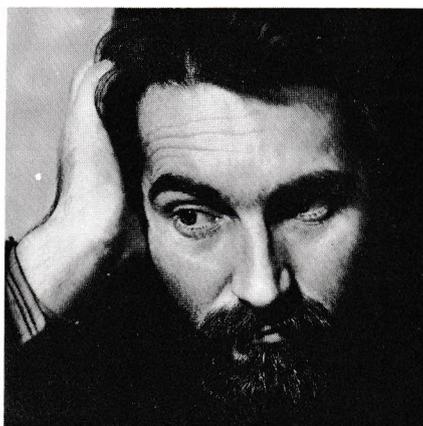
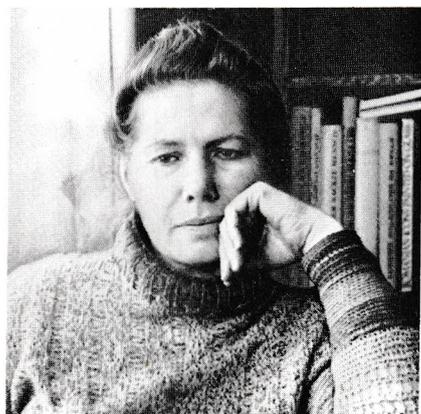
— C'est vrai, dirent les autres frères. Au moins nous n'aurons pas travaillé pour rien.

Ils plantèrent de la vigne et se mirent à la soigner.

Quelques années s'écoulèrent, leur vigne grandit et devint fort belle. Des grappes douces et juteuses mûrirent. Les frères firent une riche récolte. Ils gardèrent ce dont ils avaient besoin, vendirent le reste et en tirèrent beaucoup d'argent.

Le frère aîné dit alors :

— Ce n'est pas en vain que nous avons creusé toute notre terre : nous y avons trouvé un précieux trésor, celui dont notre père nous a parlé avant sa mort.



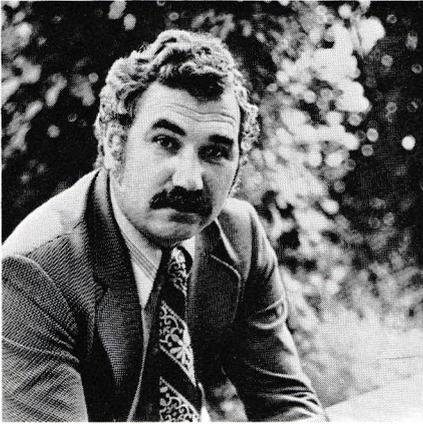
Les images des contes ukrainiens « Le pauvre et le roi des Corbeaux » et « Le navire volant » sont l'œuvre de deux dessinateurs, Lioudmila Loboda et Ivan Ostafiitchouk.

Tous deux ukrainiens, ils ont été diplômés lors d'expositions d'illustration en U.R.S.S. ainsi qu'en Pologne, RDA, Tchécoslovaquie, RFA, France, Belgique, Etats-Unis, Canada, Italie et d'autres pays.

Certaines de leurs œuvres figurent à la Galerie Trétiakov, principal musée de peintures de l'Union Soviétique, ainsi qu'au Musée national des arts plastiques de la R.S.S. d'Ukraine, et dans les musées de Lvov, Voronej, Dniepropetrovsk.

Le jeune dessinateur biélorusse Vladimir Savitch, diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de l'U.R.S.S. a présenté ses travaux à maintes reprises lors d'expositions nationales d'illustration et autres en Tchécoslovaquie, Pologne, RDA, Grèce, au Canada, en Ethiopie. Ses dessins ont été primés et diplômés.

Dans le présent ouvrage, Vladimir Savitch a illustré le conte de Biélorussie « Tout Petitou ».

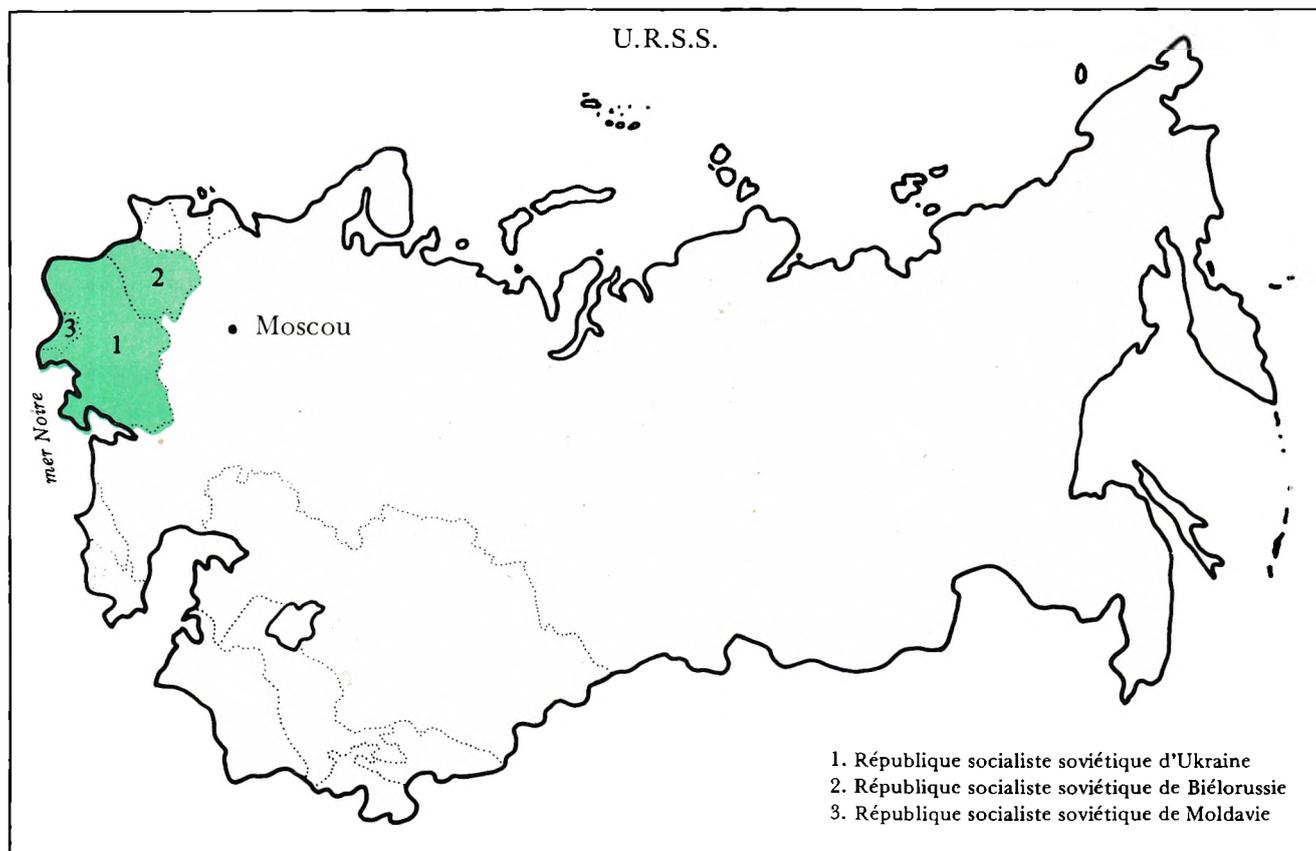


Issai Kyrmos, détenteur de soixante diplômes de concours républicains et nationaux, a illustré plus de deux cents ouvrages, parmi lesquels *Cent sonnets sur l'amour* de Neruda, les *Sonnets* de Pétrarque, *Contes bulgares*, *Alphabet folklorique*, *L'alphabet en lettres*, *Vieilles chansons moldaves*.

Il a participé à de nombreuses expositions internationales importantes telles que « L'art

du livre » à Leipzig, la biennale de l'illustration du livre d'enfants à Bologne, la biennale de l'affiche à Varsovie.

Dans l'ouvrage que nous vous proposons *Contes des peuples d'Ukraine, de Biélorussie et de Moldavie*, I. Kyrmos est l'illustrateur des deux contes moldaves « Comment Fet-Froumos délivra le soleil » et « Comment trois frères trouvèrent le trésor de leur père ».



Les habitants de l'Ukraine, de la Biélorussie et de la Moldavie sont gens accueillants, laborieux, heureux de vivre. Ils aiment leur pays et savent le servir. Toutes ces républiques sont unies au peuple russe par une amitié très ancienne.

En Ukraine, Biélorussie et Moldavie le pouvoir soviétique a été proclamé immédiatement après la Révolution d'Octobre 1917 en Russie. Ces dernières années, chacune de ces républiques a accompli de grandes réalisations tant économiques que culturelles, succès dont n'auraient pu rêver avant la Révolution ces anciennes provinces de l'empire des tsars.

Les peuples de Biélorussie, d'Ukraine et de Moldavie ont beaucoup en commun, comme en témoignent certains usages, la similitude des costumes nationaux où les préférences vont aux couleurs vives et le goût de ces peuples pour la chanson. Ils sont de grands amateurs de danse et de chant. Aucune cérémonie n'est possible sans les rythmes endiablés du gopak ukrainien ou l'impétueuse danse moldave, sans ces chansons lyriques et mélancoliques sur des mélodies langoureuses ou au contraire gaies et entraînantes, mais qui vont toujours droit au cœur.

Le folklore de ces trois peuples a des sources communes anciennes d'où provient également le conte russe. En témoigne l'abondance de « thèmes vagabonds » dans lesquels, pour un sujet identique, on relève chez chaque peuple des détails purement nationaux. Les vêtements des héros se modifient, leur nom, les objets de la vie quotidienne. La Baba-Yaga russe ou le dragon Gorynitch à trois têtes sont remplacés dans les contes ukrainiens, biélorusses et moldaves par d'autres forces mystérieuses. Il est parfois difficile d'établir quelle est la source première de tel ou tel conte, tant sont anciens les contacts entre les traditions populaires et leur enrichissement mutuel.

L'ouvrage que nous vous proposons comporte des contes divers par leur contenu et présentant des caractères nationaux, ce qui permettra au lecteur de se familiariser un tant soit peu avec le folklore de chacune de ces républiques.

Tu viens de terminer ce livre.
Peut-être as-tu des remarques, des suggestions à nous faire ?
Dans ce cas n'hésite pas à nous écrire.
Tu pourras en apprendre davantage sur le passé et le présent de notre pays en lisant d'autres ouvrages des Editions « Radouga ».

Notre adresse : 17, Zoubovski boulevard,
119859, Moscou, U.R.S.S.

Imprimé en Union Soviétique

СКАЗКИ НАРОДОВ УКРАИНЫ, БЕЛОРУССИИ И МОЛДАВИИ
СКАЗКИ НАРОДОВ СССР

На французском языке

Перевод сделан по книгам: «Голубая птица», «Малыш», 1982 г; «Летучий корабль»,
«Малыш», 1970 г.

Для младшего школьного возраста

© Издательство «Радуга», 1987 г.
Состав, иллюстрации, аппарат

ИБ № 3370. Редактор русского текста М. Шумская. Контрольный редактор Л. Райтман. Художники М. Анникст, Г. Кроллис, П. Таммсаар, В. Гедмантайте. Художественный редактор М. Трубецкой. Технический редактор Н. Должикова. Сдано в набор 4.04.86. Подписано в печать 26.03.87. Формат 84x90/16. Бумага мелованная. Гарнитура баскервиль. Печать офсетная. Усл. печ. л. 12,6. Усл. кр.-отт. 77,0. Уч.-изд. л. 9,98. Тираж 8880 экз. Заказ №0653 Цена 1 р. 50 к. Изд № 2930. Издательство "Радуга" Государственного комитета СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. Москва, 119859, Zubovskiy bulvar, 17. Ленинградская фабрика офсетной печати № 1 Союзполиграфпрома при Государственном комитете СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. Ленинград, 197101, ул. Мира, 3.



EDITIONS
«RADOUGA»
MOSCOU

ISBN 5-05-001475-1
ISBN 5-05-001479-4

